

LES RUINES DE LA VILLE D'ANI, CAPITALE ARMENIENNE ET METROPOLE COSMOPOLITE DU MOYEN AGE EN ORIENT UN PROBLEME URGENT DE SAUVEGARDE ET DE MISE EN VALEUR

On accède à Ani, de nos jours, par une bonne piste qui parcourt, d'ouest en est, le haut plateau de la région de Kars, ville toute proche de la frontière nord-orientale de la République turque; une heure de voiture est suffisante pour aller de Kars à Ani.

La route traverse un paysage nu et ondulé, que seuls les quelques villages pierreux des bergers kurdes animent d'une présence humaine : des établissements modestes et mimétiques qui se dissimulent bientôt dans le relief fort marqué du territoire.

Mais, lorsqu'on s'approche d'Ani, la situation est différente : l'enceinte de la ville, avec ses tours cylindriques proéminentes (fig. 1) se dessine d'une façon très nette à l'horizon, offrant le seul élément construit qui soit capable de caractériser de sa propre force un milieu, qui, à cet endroit, se singularise du fait que le plateau est sillonné par des profonds ravins, tels des canyons. Le visiteur voulant apprécier pleinement la position de la ville et saisir d'un coup ce que a dû être, au moyen âge, la valeur de cette présence dans le territoire, se rendra, auparavant, au petit village de Kozluca, occupant le site du couvent ruiné de Bagnair, sur une colline qui domine de loin l'ancienne capitale. De là on peut lire, non seulement la ligne arquée de la double enceinte, mais, jusqu'au bord du plateau, toute l'étendue jadis occupée par les quartiers d'où émergent, aujourd'hui isolés, quelques bâtiments considérables (fig. 2). D'autre part, passé les murailles, le spectacle quoique chargé du charme qui émane toujours des sites historiques abandonnés, est le plus désolant que l'on puisse imaginer : des terrains vagues ondulés, apparemment sans valeur, couverts de paille et d'arbustes sont tout ce qui reste d'Ani (fig. 3), sauf une douzaine de bâtiments endommagés qu'on aperçoit de loin ou qu'on découvre ensuite, ci et là, en parcourant à pied les sentiers.

Les démolitions des siècles ayant effacé l'environnement originaire ont rendu aux monuments un caractère isolé, tels des mausolées dans un cimetière de tombeaux insignifiants; mais, en s'approchant de chacun d'eux, on y reconnaît des œuvres d'architecture dessinées avec grande finesse.

Il s'agit, comme on verra, de bâtiments publics, surtout d'églises arméniennes construites à l'époque de la plus grande splendeur de la ville, sur qui l'emporte, par grandeur et beauté, la fameuse cathédrale.

Ani occupe la pointe d'un plateau de forme approximativement triangulaire, délimité sur deux côtés par des ravins abrupts (fig. 4-5-7) : l'un parcouru par les eaux tumultueuses du fleuve Arpa-tchai, l'ancien Akhourian, marquant la frontière actuelle entre la Turquie et l'Union Soviétique; l'autre formant une étroite vallée, dite Dsagh-

kots-dzor, la Vallée des Fleurs où, à la fonte des neiges, coule un torrent, confluent dans l'Arpa-tchai, qui s'appelle Aladja, ou fleuve d'Ani (fig. 6).

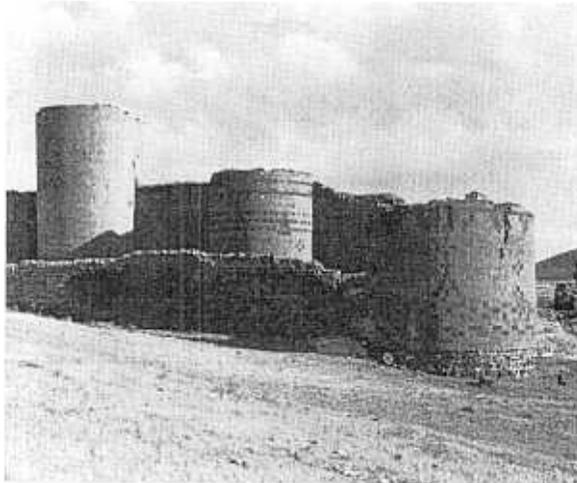
Rendant le site à la fois imprenable et séduisant, cette situation géographique attira dès l'antiquité l'installation humaine : au début sur la pointe, ensuite sur le plateau où se développa la ville qui devint plus tard la capitale d'un royaume puissant. Les hommes se bornèrent à compléter tout simplement l'œuvre commencée par la nature, par une ligne de remparts unissant, à travers le plateau, les deux ravins, et à protéger aussi l'accès du nord, sans défense.

L'urbanisation croissante qui apporta jusqu'à cent mille habitants dans Ani à l'époque de sa plus grande fortune, poussa les constructeurs à une adaptation intime, mais personnelle, de l'établissement humain au site : la ville ne se limitait pas, d'ailleurs, à l'intérieur de l'enceinte, mais la débordait au nord par des quartiers résidentiels dans la plaine occupée aujourd'hui par des débris méconnaissables; alors qu'un autre bourg important surgissait sur la rive gauche de l'Akhourian, reliée à Ani par trois ponts aujourd'hui détruits qui enjambaient solidement les bords du fleuve. Le pont le plus important, dont il reste quelques ruines (fig. 6), servait la route commerciale reliant les pays de l'Orient à la Mer Noire.

Quoique le site se révèle habité dès l'époque paléolithique, colonisé par les Ourartéens au VII^e siècle et transformé en forteresse après le V^e siècle av. J.-C., on ne connaît pas exactement la date de la fondation d'Ani. On sait d'ailleurs que sa région, comme les autres territoires qui s'étendent au pied du Caucase entre la Cappadoce à l'ouest, le lac d'Ourmiah à l'est, et jusqu'au midi du lac de Van, appartinrent à différentes dynasties de souche arménienne surgies peu à peu des populations autochtones mélangées à des immigrants d'origine probablement thraco-phrigienne.

Ces princes essayaient de se tailler et de consolider autant d'états autonomes basés sur l'unité ethnico-culturelle et plus tard convertis au Christianisme, sur la foi religieuse, dans le vaste domaine du haut-plateau qui constituait l'enjeu de disputes périodiques : entre l'empire hellénistico-romain remplacé bientôt par l'empire byzantin et les états partho-sassanides de Perse, conquis par la suite par le Califat arabe de Baghdad.

Au moment où ces populations indigènes se groupaient ainsi en des états confédérés mais encore désunis et parfois en lutte intestine, la région d'Ani, appelée plus tard Chirak, appartint, jusqu'au VIII^e siècle, à la puissante



dynastie des Kamsarakan qui construisirent un château et un palais muni d'une chapelle de famille sur le site d'Ani.

Menacés par plusieurs adversaires dont les plus redoutables étaient les Arabes exerçant leur poussée du sud, les Kamsarakan furent forcés de céder leur territoire aux califates qui, devenus maîtres de la région après la bataille de Bagravand en 772, confièrent pourtant son gouvernement à une deuxième dynastie arménienne, dont la puissance montait à cette époque : les Bagratides. Les nouveaux gouverneurs, l'influence des Arabes s'étant affaiblie après la fin du IX^e siècle, consolidèrent progressivement leur pouvoir au Chirak et l'étendirent bientôt plus loin, par l'unification sous un même sceptre d'un nombre de royaumes jadis indépendants, dont les princes dépossédés donnèrent lieu à une noblesse territoriale féodale assujettie, sur qui se basait l'organisation de l'Etat.



Le royaume bagratide s'étendait ainsi au sud-ouest jusqu'à Karin (Erzurum) et à Taron (Mouch), au nord jusqu'au Lori (Allaverdi), alors qu'une branche cadette de la famille s'emparait du royaume de Géorgie, et une autre de la principauté du Taik (dite aussi Tao-Clardjéti) à l'ouest. Le partage de l'Arménie se complétait, au sud, par le vaste domaine des Ardzrouni dans la région du Vaspourakan (Van) et au nord-est par les régions de Siounik et d'Artaskh (lac Sevan et Karabagh) dans les mains des Orbélian. Le Chirak était l'apanage le plus grand et le plus riche, constituant d'ailleurs l'aire centrale de la nation arménienne : Bagaran ayant succédé à Dvin, en était la capitale;

Fig. 1. — Ani. Vue des remparts extérieurs.

Fig. 2. — Enceinte d'Ani d'après Texier.

Fig. 3. — Vue intérieure des remparts d'Ani.



Erazgavorq, appelée ensuite Chirakavan, la résidence des princes, alors que la suprême autorité religieuse, le Katholikos, résidait à Arguina.

Ani, qui n'était d'abord qu'une citadelle fortifiée, devint le siège d'un établissement humain permanent au début du IX^e siècle : l'activité constructive, témoignée dans la région par la restauration de la cathédrale de Chirakavan et par la fondation du couvent de Horomotz pendant la première moitié du X^e siècle, se développa ensuite progressivement dans la ville alors qu'elle devint la capitale, et commença à attirer la plus grande partie des ressources du pays.

Sa richesse augmentait en ce temps-là, soit par son rôle de centre administratif d'une région agricole développée, siège des activités artisanales, de commerce et d'échange, soit par sa position stratégique de passage obligé, et bien protégé, pour les convois et les caravanes amenant en Europe les marchandises précieuses des pays d'Orient, dirigées vers les ports de la Mer Noire : cette route devint de plus en plus fréquentée dès que la présence du Califat de Baghdad en Syrie et l'activité des flottes arabes contre les Croisés avaient rendu moins sûres, pour les vaisseaux des puissances européennes, les routes et les ports de la Méditerranée orientale.

La région se couvrit de bonnes routes et de caravan-sérails, alors que la ville s'équipait d'entrepôts, de marchés, d'auberges, de ponts unissant les deux rives de l'Akhourian, de fortifications ultérieures.

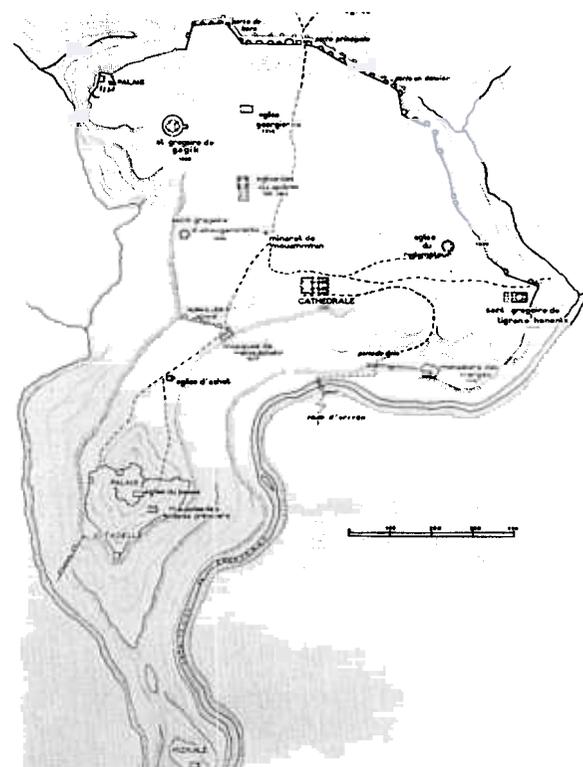
L'Etat bagratide, de plus en plus riche et solide, établissait des relations officielles en Etat souverain avec les puissants voisins qui avaient été ses ennemis traditionnels et que les différences religieuses rendaient plus hostiles : soit qu'il s'agît du Califat, musulman, soit qu'il s'agît des byzantins, chrétiens duophysites perpétuellement opposés, après le Concile de Chalcédoine en 451, aux Arméniens monophysites. Mais ce qui nous intéresse surtout dans le cadre historique à peine esquissé, c'est qu'Ani, ville commerçante et militaire, ne tarda pas à favoriser l'éclosion d'Ani ville savante, foyer des arts et des sciences; qui assumait, de surcroît, le rôle de centre religieux, d'abord comme siège d'un Concile en 969, et plus tard, après 993, comme siège permanent du Katholicos.

Une concomitance heureuse de facteurs économiques et culturels devaient réaliser, dans cette ville chrétienne implantée comme par miracle aux portes de l'Asie Centrale et serrée par des civilisations moins évoluées, un standard de culture et une organisation socio-économique comparables et peut-être plus perfectionnés que dans les pays européens de l'époque. Les domaines spirituels : littérature, science, pensée religieuse, peinture, musique, s'y cultivaient : une place d'honneur revenait à l'architecture en qui les Arméniens avaient excellé dès l'époque paléochrétienne. Les trente années heureuses du règne pacifique de Gaguik I (990-1020) marquèrent sans doute l'apogée culturelle de la ville, la période la plus splendide pour son édification et son embellissement. Dans un esprit nouveau de « renaissance artistique » épanouissante et fertile, le monarque



Fig. 4. — Plan d'Ani d'après Texier.

Fig. 5. — Plan d'Ani d'après Thierry



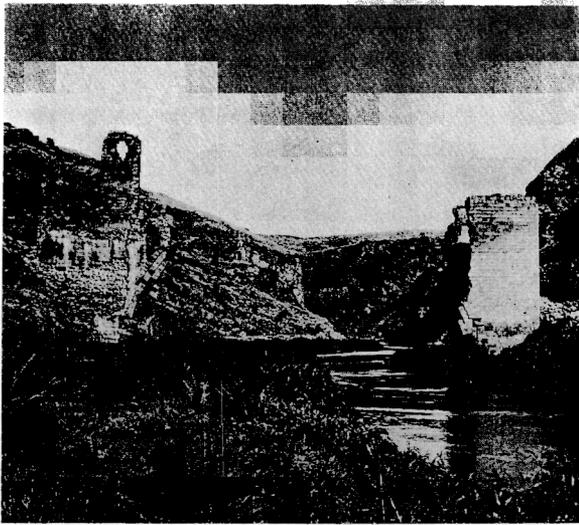


Fig. 6. — Pont sur le fleuve Arpa-tchai (Akhourian).
(Photo Musée historique d'Erevan.)

assuma le rôle de mécène éclairé qui, à l'instar des princes de la Renaissance italienne quatre siècles plus tard, appela et fit travailler au renouveau de la capitale une foule d'artistes et d'ouvriers apportant les expériences des contrées les plus éloignées du pays, trouvant dans ce milieu stimulant les occasions de réaliser les créations les plus hautes. Bien que tous les artisans jusqu'aux tailleurs de pierre, et le peuple même participaient à cette époque-là en personne à l'activité exaltante de bâtir, l'histoire ne nous a conservé que le nom du plus fameux des architectes, Trdat; celui-ci lia son nom, avec celui du roi, à un groupe d'œuvres des plus parfaites, dont la majestueuse cathédrale, l'église-mausolée du monarque, dite St-Grégoire de Caguik, la cathédrale de la toute proche ville d'Arguina. La renommée de Trdat se répandit tellement, relâtant les historiens, qu'il fut appelé à Constantinople pour la reconstruction de la coupole de Ste-Sophie, écroulée par un tremblement de terre; ce qu'il fit, confirmant une circulation d'idées et d'expériences entre deux mondes que d'autres divergences séparaient.

La période suivante, si elle fut moins pacifique, ne retarda pas pourtant l'épanouissement de la ville, qui assaillie, attaquée et même pillée par les Géorgiens, les Arabes, les Byzantins, passa plusieurs fois d'une main à l'autre sans que son essor s'en ressentit. Ces conflits et les luttes intestines des féodaux arméniens pour la primauté dans la région, rapprochèrent une autre grave menace qui se présentait à cette époque: la transmigration d'abord pacifique, belliqueuse ensuite, des populations touraniennes originaires des steppes de l'Asie Centrale; ces tribus qui allaient s'installer nombreuses en Anatolie orientale, fournissaient l'appui

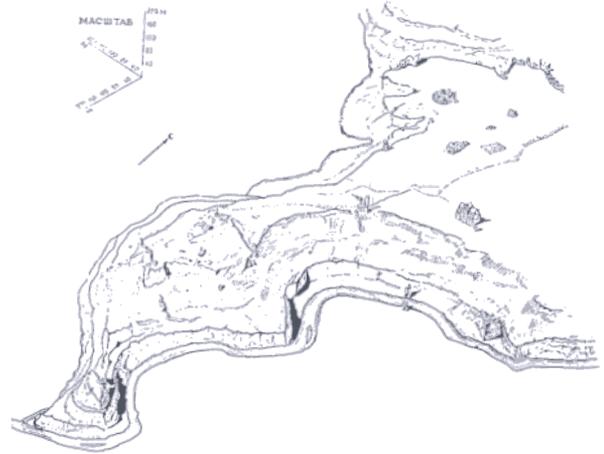


Fig. 7. — Esquisse isométrique de la ville d'Ani par N. Marr.

indispensable en hommes et en denrées aux armées régulières des Seldjoukides installés déjà dans la Perse conquise, attaquant à maintes reprises la frontière orientale de l'empire byzantin. Repoussés d'Ani en 1048 par la garnison byzantine, les Seldjoukides occupèrent et pillèrent Erzurum en 1049, Kars en 1050, Mouch en 1058, Sivas en 1059.

Les luttes intestines perdurant et l'esprit national affaibli des habitants d'Ani, occupée par les Grecs, permirent aux armées conduites par Alp Arslan de se rapprocher bientôt de la ville, qui tomba après 25 jours de siège, au mois d'août 1064. Les Seldjoukides, après les pillages et les massacres qui accompagnaient d'habitude ces changements de maîtres, imposèrent d'abord un gouverneur fidèle, ensuite cédèrent la capitale à une dynastie d'émirs Kurdes musulmans, les Chédjadiens; mais ceux-ci, installés dans la région depuis longtemps, furent bienveillants envers les chrétiens auxquels ils étaient d'ailleurs apparentés, et la vie de la ville ne tarda pas à se ressaisir.

Pendant les XII^e et XIII^e siècles, Ani passa aussi plusieurs fois des mains des Kurdes à celles des Géorgiens, pour revenir parfois à un gouverneur arménien: mais cela aussi ne changeait point une habitude de tolérance religieuse et raciale déjà longuement enracinée. Ces vicissitudes du pouvoir, en même temps que les migrations des peuples et le développement des trafics internationaux vers Trébizonde ne furent pas sans modifier un peu le caractère de la ville; Ani par temps de paix hébergeait les communautés ethniques les plus variées qui comptaient, outre les arméniens, les géorgiens, les kurdes, les turcs, des minorités arabes, grecques, tchérquesses, tartares, persanes, syriennes, lazès, juives.

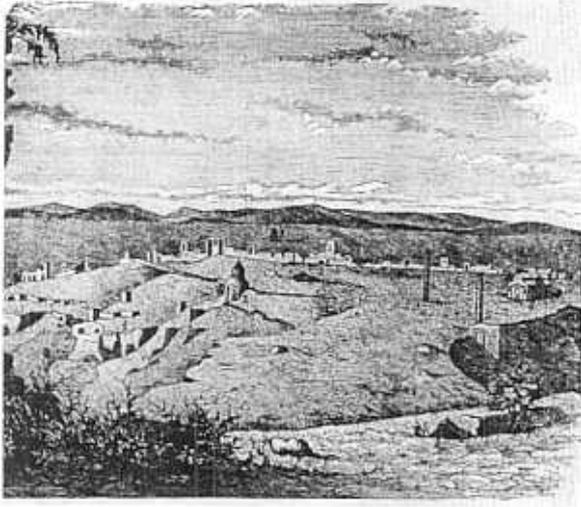


Fig. 8. — Vue générale d'Ani d'après Alichan.

Fig. 9. — Eglise St-Grégoire d'Aboughamrentz.



etc., qui se mélangeaient, se côtoyaient, se concurrençaient dans les différents quartiers de la ville, où ils laissèrent d'ailleurs des traces artistiques et architecturales, qui sont jusqu'aujourd'hui partiellement reconnaissables.

La ville ne tarda pas à se « cosmopolitiser » : soumise à différentes influences économiques et culturelles, elle réalisait, en le devançant de quelques siècles, le modèle de ville commerçante hétérogène et effervescente qu'on trouvera plus tard dans plusieurs situations périphériques de l'empire ottoman. Une inscription conservée sur le mur d'enceinte, déchiffrée par le prof. Marr, témoigne d'ailleurs, à un moment donné, d'un statut de ville autonome reconnue, une sorte de port-franc des routes caravanières du haut-plateau caucasien.

Malheureusement sa position géographique trop exposée aux invasions successives la ruina. Conquise et saccagée par les Mongols de Gengis Khan en 1239, si elle ne périt tout de suite, son commerce commença à être tant soit peu en décadence par l'insécurité des routes; Ani se mit alors à se dépeupler. Au début du xiv^e siècle, la ville fut frappée probablement par un tremblement de terre désastreux et ce qui restait de l'ancienne population l'abandonna définitivement, gagnant surtout la Crimée et les pays de l'Europe Orientale (1).

Demeurée à l'écart des routes commerciales et des parcours des migrations historiques, la ville d'Ani, si elle ne supporta davantage d'injures par les hommes, resta pourtant abandonnée ou presque pendant près de trois siècles, ses ruines se bornant à offrir un abri par mauvaise saison à des tribus nomades de bergers kurdes et arméniens transhumants qui remplacèrent complètement les citoyens émigrés avec qui toute forme de vie urbaine avait disparu. On peut croire toutefois que la démolition physique ne devait pas être tellement importante car un voyageur allemand, qui y passa en 1621, nous relate avoir compté jusqu'à 200 églises à Ani et dans ses environs (2). Mais ce ne fut qu'avec le

(1) Les sources historiques principales des événements d'Ani sont :

- Aristakes Lastivertatzi (xi^e siècle), dont l'œuvre est connue par la traduction de PRUDHOMME, *Histoire d'Arménie par Aristacès de Lasdiverd*, Paris, 1864;
- Matthieu d'Edesse (xii^e siècle) dont l'œuvre est connue par la traduction de DULAURIER, *Chronique de Matthieu d'Edesse avec la continuation par Grégoire le Prêtre*, Paris, 1858;
- Samuel d'Ani (xii^e siècle) dont l'œuvre est connue par la traduction de BROSSET, *Collection des Historiens Arméniens*, t. II, St-Pétersbourg, 1876, pp. 339 et s.;
- P. TCHAMTCHAM, *Histoire de l'Arménie*, Venise, 1786 (en arménien) et sa traduction anglaise abrégée sous le titre : *History of Armenia by Father Michael Chamich*, Calcutta, 1827;
- J. ST-MARTIN, *Mémoires sur l'Arménie*, Paris, 1818.

(2) H. VON POSER, *Reise von Constantinopel aus, durch die Bulgarey, Armenien, Persien und Indien*, Jena, 1675. Parmi les autres rarissimes descriptions de l'époque, on conserve le récit

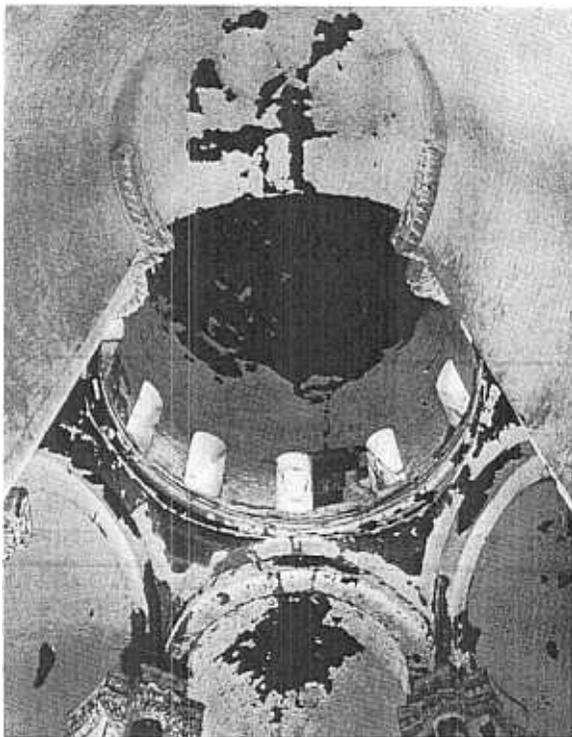


Fig. 10. — Idem. Vue intérieure de la coupole.

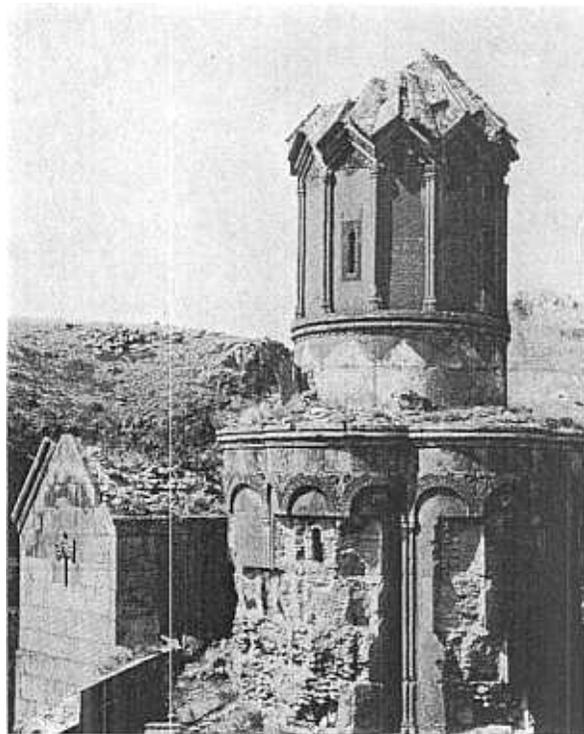


Fig. 11. — Eglise du couvent des Vierges.
(Photo Musée historique d'Erevan.)

xix^e siècle que la ville commença à sortir peu à peu de l'oubli, grâce à l'intérêt de quelques voyageurs ou marchands européens en route pour les Indes, qui en laissèrent les premières descriptions stupéfaites ou naïvement emphatiques, et ne manquèrent pas d'attirer l'attention d'autres savants sur le sujet ⁽³⁾.

Bientôt on commence à rédiger des ouvrages illustrés marquant le début de l'iconographie d'Ani, où les auteurs se manifestent en même temps les précurseurs des théories orientalistes destinées à un grand succès dans les décennies successives ⁽⁴⁾.

Il se produisit à cette époque même une importante floraison dans la littérature en langue arménienne, qui se chargea de rédiger surtout des répertoires complets du patrimoine culturel du peuple et du pays, tel qu'il se présentait dans la seconde moitié du xix^e siècle. Et là, une place importante revenait de droit à Ani et à sa région. Sous la couleur d'encyclopédies géographiques, ces livres, malgré la circulation limitée qu'imposait la langue arménienne, firent connaître en Occident toute une série de descriptions de sites et de vestiges et surtout, une riche iconographie archéologique, partiellement tirée

d'un voyageur italien l'ayant visitée en 1693 : GEMELLI-CARRERI, *Collection de tous les voyages faits autour du monde*, Paris, 1788, Vol. II, p. 94.

⁽³⁾ KER PORTER, *Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Bulgaria, etc.*, Londres, 1821-22, pp. 169-175;

HAMILTON, *Account of the ruins of the city of Anni in Armenia*, Londres, 1839; *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia*, Londres, 1842, pp. 197 et s.;

WILBRAHAN, *Travels in Transcaucasian Provinces of Russia*, Londres, 1839, pp. 287 et s.;

E. BORE, *L'Arménie*, in « Correspondances et mémoire d'un voyage en Orient », Paris, 1840;

H. ABICH, *Aus Kaukasischen Landern Reisebriefe*, Vienne, 1896. pp. 176-200;

MURAVIEFF, *Géorgie et Arménie*, St-Petersbourg, 1848 (en russe).

⁽⁴⁾ Ch. TEXIER, *Description de l'Arménie, de la Perse, de la Mésopotamie, etc.*, Paris, 1842-52, plan, *Atlas*, pl. 14. Ce livre contient des gravures des remparts (fig. 2) et de la cathédrale (fig. 22) et donne aussi un plan schématique de la ville (fig. 4); M. BROSSET, *Rapport sur un voyage archéologique dans la Géorgie et l'Arménie*, St-Petersbourg, 1849-51, comprenant un chapitre sur Ani rédigé par Khanikoff, et un plan par Abich, *Atlas*, pl. 23; *Les ruines d'Ani, capitale de l'Arménie sous les Bagratides aux X^e et XI^e siècles*, St-Petersbourg, 1861-63. Etude monographique illustrée avec plusieurs gravures et un deuxième plan, plus complet, de la ville : *Atlas*, pl. 30.



Fig. 12 et 13. — Ani. Eglise du Rédempteur.



des livres déjà parus qui nous rend aujourd'hui la possibilité de connaître de dizaines de monuments qui s'endommagèrent ou s'écroulèrent par la suite ⁽⁵⁾.

Vers la fin du siècle, la parution de quelques guides conseillant et illustrant la visite d'Ani et de ses environs, dénonce une sensible amorce de l'intérêt pour le sujet par les touristes provenant des pays d'Europe et de l'Empire Russe ⁽⁶⁾. Le début de ce siècle nous apporte un autre ouvrage fondamental pour la connaissance de tout le territoire historique d'Arménie, où l'auteur liait à la connaissance personnelle des lieux une investigation assez profonde de l'histoire du peuple arménien ⁽⁷⁾.

Jusqu'à cette époque il n'y eut, comme on l'a vu, que des études théoriques, de l'intérêt archéologique, des descriptions assez minutieuses des voyageurs. Enfin, la période suivante nous apporte, avec les campagnes archéologiques dirigées par l'insigne Prof. Marr, membre de l'Académie des Sciences de St-Petersbourg, toute une série d'approfondissements qui étaient depuis longtemps nécessaires. Les fouilles, conduites avec passion et solidité scientifique de 1904 à 1917 reprenant les travaux commencés en 1892-1893, apportèrent en treize années d'activité, des résultats inespérés : tout d'abord le dégagement des grands bâtiments qui étaient en bon état, et quelques travaux urgents de restauration visant à leur stabilité; la découverte d'un très grand nombre de bâtiments nouveaux; l'individuation d'une partie des éléments de l'aménagement urbain, telles des rues, des îlots d'habitation, des branches d'aqueduc et d'égouts, etc.; malheureusement, les campagnes furent interrompues avant qu'on mît à jour tout le plan d'Ani médiévale.

Ces fouilles permirent naturellement de recueillir en même temps une moisson immense de matériaux :

⁽⁵⁾ Il suffit de rappeler, parmi les ouvrages les plus connus : S. DJALALIAN, *Voyage dans la Grande Arménie*, Tiflis, 1842-1858 (en arménien), Vol. II, pp. 1-52;

N. SARKISIAN, *Voyage dans la Grande et la Petite Arménie*, Venise, 1847, pp. 105-143 (en arménien);

G. ALICHAN, *Description de la Grande Arménie*, Venise, 1855 (en arménien), pp. 25-34; *id.*, *Chirak*, Venise, 1881 (en arménien), pp. 34-114, concernant spécialement la région d'Ani, dont il présente jusqu'à une trentaine de gravures; *id.*, *Airarat*, Venise, 1890 (en arménien), pp. 109-114;

H. EPRIKIAN, *Dictionnaire illustré des noms et des lieux*, Venise, 1901-1903 (en arménien), Vol. I, pp. 105-143.

⁽⁶⁾ J. MOURIER, *Guide au Caucase*, Paris, 1894, pp. 163-69. Cet auteur avait déjà rédigé des ouvrages de divulgation sur le même sujet : *L'art au Caucase*, Odessa, 1885; *L'art religieux au Caucase*, Paris, 1887. Une belle série de photos de ruines et des monuments d'Ani se trouve dans le petit guide de K. J. BAS-MADJIAN, *Ani*, Paris, 1904. Plus tard on aura des descriptions d'Ani dans les manuels classiques du voyageur rédigés par K. BAEDEKER, par exemple, in : « *Russia* », Leipzig, 1914, pp. 493-94 (éd. anglaise).

⁽⁷⁾ H. F. B. LYNCH, *Armenia. Travels and studies*, Londres, 1901. Ce livre, accompagné d'innombrables illustrations : photos, gravures, cartes, croquis, plans des sites, d'une carte géographique détaillée, d'une bibliographie jusque là complète, consacre un long chapitre à Ani et à son histoire, enrichi d'un plan perfectionné de la ville, contrôlé et mis à jour par l'auteur.



Fig. 14. — Idem. Détail du tambour supérieur.

Fig. 15. — Modèle de l'église St-Grégoire de Gaguik dans les mains du donateur. (Reconstitution de N. Marr.)



surtout des œuvres d'art, des décors en pierre et en faïence, une quantité considérable de céramiques et d'objets d'usage quotidien, de nombreuses inscriptions en arménien, en géorgien, en grec, en turc, des modèles d'église, etc. Tout cela fut aménagé provisoirement sur place en deux musées : un musée archéologique général, installé dans la Mosquée Manoutcher, un musée épigraphique installé dans une maison.

Ensuite, les campagnes archéologiques s'étant interrompues en 1917, les pièces les plus transportables furent transférées au Musée historique d'Erevan, où se conserve aussi une grande maquette de la ville et de ses monuments, exécutée par la suite; les matériaux lourds (dont la fameuse statue du Roi Gaguik portant dans ses mains le modèle de son église-mausolée) furent cachés, ou bien dispersés, détruits ou perdus; une partie seulement de ceux-ci fut ensuite récupérée et réunie dans le musée de Kars, tout récemment aménagé dans l'église arménienne des Apôtres.

L'œuvre de N. Marr et de ses collaborateurs ne se borna pas, naturellement, au champ de ruines : ils se chargèrent d'approfondir en même temps tous les problèmes concernant la ville et son histoire, et enrichirent ainsi considérablement la littérature spécialisée d'une longue série d'ouvrages et d'articles qui, pour être peu connus en Europe, n'en sont pourtant pas moins indispensables à la connaissance du phénomène ⁽⁸⁾.

⁽⁸⁾ Parmi les travaux du Prof. Marr, on rappellera avant tout les articles scientifiques illustrant périodiquement les résultats des recherches : *Les fouilles à Ani en 1904*, in « Chronique de la Commission Archéologique impériale », t. 18, St-Petersbourg, 1906 (en russe); *Les fouilles et les travaux à Ani en 1906*, in « Textes et découvertes de philologie arméno-géorgienne », I. X, St-Petersbourg, 1907 (en russe); *Ausgrabungen und Arbeiten in Ani in Sommer 1906*, in « Byzantinische Zeitschrift », Vienne, 1908, pp. 280-282 (en collaboration avec T. Schmidt); *La XI^e campagne archéologique à Ani*, in « Textes et découvertes de philologie arméno-géorgienne », I. XIII, St-Petersbourg, 1913 (en russe); *Sur la fondation de l'Institut Archéologique d'Ani*, in « Chronique de l'Académie impériale des arts », St-Petersbourg, 1910 (en russe); *Compte rendu du Musée Archéologique d'Ani en 1915*, *id.*, 1917 (en russe). Les études philologiques furent publiées d'autre part dans une collection spéciale dite « Série d'Ani » (en russe); Marr dédia aussi en collaboration avec N. Bouniatoff un album monographique à la plus ancienne des églises d'Ani : *L'église du Palais à Ani*, *id.*, 1915 (en russe et en français). Il ne manqua pas, d'ailleurs, de rédiger des articles de vulgarisation et des ouvrages d'intérêt plus général : *Ani, capitale de l'ancienne Arménie. Esquisse historico-archéologique*, St-Petersbourg, 1898 (en russe); *Ani, la ville arménienne en ruines, d'après les fouilles de 1892-93 et de 1904-17*, in « Revue des Etudes Arméniennes », t. I, Paris, 1921, pp. 395-410; *Ani, l'histoire littéraire de la ville et les fouilles du site des ruines*, Léningrad-Moscou, 1934 (en russe), avec un plan et une esquisse isométrique de la ville (v. fig. 7) et une riche collection de photos et de plans inédits. Ce livre, réimprimé sous le titre « Ani », Erevan, 1939, rend compte synthétiquement des résultats de toutes les missions et de tout le patrimoine archéologique découvert. La contribution du Prof. Marr aux études archéologiques et spécialement aux recherches concernant Ani est illustrée par le tout récent ouvrage de S. MNATZAKANIAN, *Nicolas Marr et l'architecture arménienne*, Erevan, 1969 (en arménien).

Il faut aussi rappeler les ouvrages de quelques-uns parmi ses collaborateurs les plus actifs ⁽⁹⁾. Une place toute spéciale mérite, dans ce groupe, l'architecte arménien T. Toramanian qui travailla à Ani de 1905 à 1909; il s'attacha à un travail minutieux sur la majorité des monuments de la ville, dont il prit des relevés précis et rédigea, comme il le fit d'ailleurs pour la plupart des monuments arméniens conservés à son époque, une grande quantité de notes personnelles ⁽¹⁰⁾. En Europe aussi on avait commencé à s'intéresser à l'architecture arménienne de la ville d'Ani, et surtout à sa cathédrale : les auteurs s'efforçaient surtout de situer correctement ce monument dans le processus de développement de l'architecture du moyen âge ⁽¹¹⁾; mais ce ne fut qu'en 1918 que parut le premier et jusqu'ici le seul ouvrage spécialisé sur l'architecture arménienne, par Strzygowski ⁽¹²⁾ qui malgré l'excès de simplicité de ses positions « orientalistes », joua un rôle extraordinaire dans la diffusion en Occident de cette matière, en la libérant en même temps de sa renommée de « province orientale de l'architecture byzantine »; l'auteur y examina pour la première fois tous les monuments d'Ani dans le cadre de la production architecturale du pays et en souligna la liaison profonde et la continuité stylistique avec la période archaïque. Dans les décennies suivantes, devenue inaccessible aux visiteurs de tout pays, Ani n'occupe plus la recherche originelle et la critique architecturale spécialisée; seules quelques-unes de ses églises, et notamment la cathédrale, ne manquent pas de figurer, à l'appui des différentes positions que les byzantinistes européens défendaient, à propos des rapports, des dérivations, des influences, et des priorités de

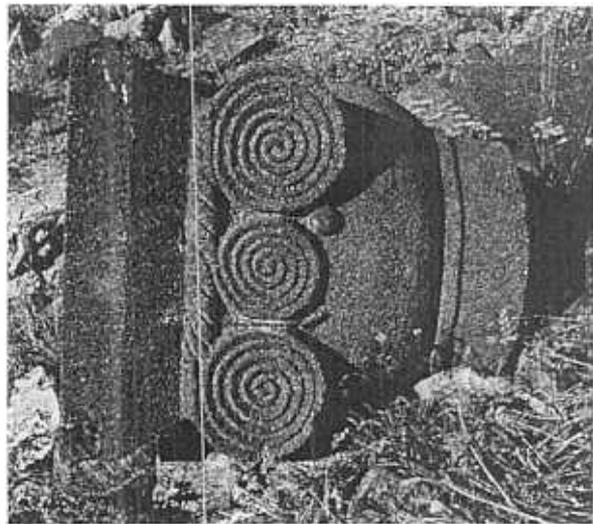


Fig. 16. — Eglise St-Grégoire de Gaguète. Un chapiteau.

l'architecture d'Europe et d'Orient ⁽¹³⁾. Dans les dernières années, on reprit encore le thème de l'architecture d'Ani et surtout de sa cathédrale dans une série d'ouvrages généraux, d'articles ou de dictionnaires ⁽¹⁴⁾. Enfin, les difficultés d'accès à la région s'étant un peu ralenties, Ani, qui est pourtant dans un territoire frontalier contrôlé par l'armée, commence, grâce à des permissions spéciales octroyées par les autorités locales, à être visitée de plus en plus par les savants et même

(9) ORBELI, *Guide de la ville d'Ani*, St-Petersbourg, 1910 (en russe); *Les ruines d'Ani*, St-Petersbourg, 1911 (en russe); Vagharchapat, 1911 (en arménien); ORBELI et BOUNIATIAN, *La Cathédrale d'Ani*, dans la série « Monuments Arméniens », Pétersbourg, 1915 (en russe et en français);

ORBELI, *Les inscriptions de la ville d'Ani*, t. I, du « Corpus Inscriptionum Armenicarum », Erevan, 1966 (en arménien); VROUÏR, *Les fouilles et les travaux du prof. Marr à Ani en 1905-1906*, in « Husharar », Tiflis, 1907, n° 6, pp. 84-88; *La poésie persane sur les murs d'Ani*, in « Husharar », Tiflis, 1908, n° 13, pp. 191-193; *A Ani - Mémoires*, Erevan, 1964 (en arménien);

BARTHOLD, *Ani*, in « Encyclopédie de l'Islam », Leyde - Paris, 1960;

BARHTOLD et MINORWSKI, *id.*, II^e éd., 1966, pp. 522-524; OKUNEW, *La ville d'Ani*, in « Villes Anciennes », Vol. II, St-Petersbourg, 1912, pp. 3-16 (en russe).

(10) De tout son travail, seule une partie des études dédiées à la région d'Ani fut publiée de son vivant: *Le couvent de Horomos*, Alexandropol, 1911 (en arménien); *Ani, ville ou forteresse?*, in « Revue ethnographique », t. XII, Tbilissi, 1912 (en russe); alors que la partie la plus précieuse et la plus importante de ses matériaux, utilisés et diffusés en Europe dans l'ouvrage général de Strzygowski dont il sera fait mention plus loin, ne seront recueillis et publiés que longtemps après sa mort, par l'Académie des Sciences d'Erevan: *Matériaux pour l'étude de l'histoire de l'Architecture Arménienne*, t. I-II, Erevan, 1942-1948 (en arménien).

(11) M. FERGUSON, *History of Architecture*, Londres, 1874, t. II, p. 470;

G. RIVOIRA, *Architettura musulmana: sue origini e suo sviluppo*, Milan, 1914, pp. 226-234;

F. BENOIT, *L'Architecture. L'orient médiéval et moderne*, Paris, 1912, pp. 82-96.

G. MILLET, *L'école grecque dans l'Architecture Byzantine*, Paris, 1916, p. 60.

(12) J. STRZYGOWSKI, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, Vienne, 1918, *passim*. Cet ouvrage présente les relevés exacts de presque tous les bâtiments de la ville, et publie, avec d'autres matériaux inédits, un nouveau plan général, mis à jour après la visite que l'auteur effectua à Ani en automne 1913, avec Toros Toramanian et d'autres membres de son Institut, l'épigraphiste Léon Lissitzian et l'assistant Heinrich Gluck.

(13) On rappellera, parmi les ouvrages qui touchèrent, avec plus ou moins d'approfondissement, ces problèmes, dans la période 1919-1939, ceux de Macler, de Dihel, de Baltrusaitis, de Bréhier, de Toesca, de Bettini, de Focillon, de Golzio, de Frasson.

(14) A. KHATCHATRIAN, *L'Architecture Arménienne*, in « Vostan », Paris, 1948, p. 49; *L'église du Berger à Ani*, in « Cahiers Archéologiques », Paris, 1952; *Ani*, in « Reallaxikon sur Byzantinische Kunst », Stuttgart, 1966, pp. 158-170;

D. TALBOT RICE, *Art of the byzantine Era*, Londres, 1963, pp. 138-146;

U. MONNERET DE VILLARD, *L'Arte cristiana e musulmana del Vicino Oriente*, in « La civiltà dell'orient », Rome, 1962, vol. IV, pp. 465-66;

R. KRAUTHEIMER, *Early Christian and Byzantine Architecture*, Harmondsworth, 1965, pp. 234-35;

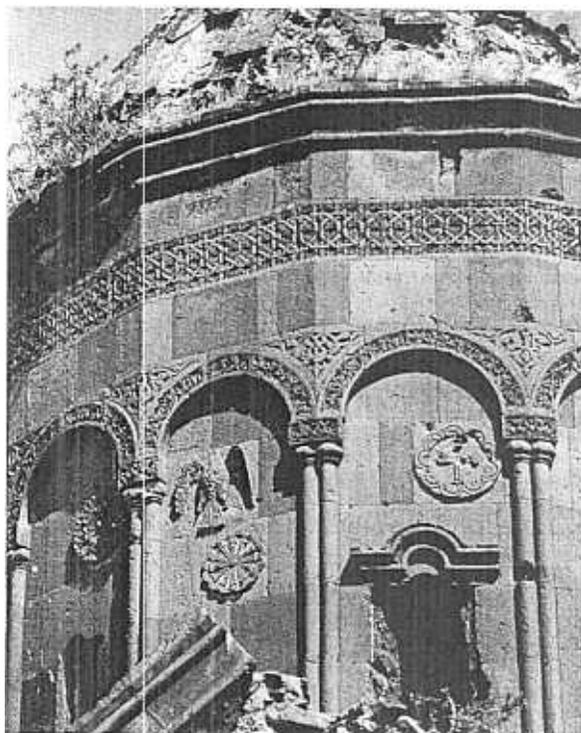
S. DER NERSESSIAN, *Armenia and the Byzantine Empire*, Cambridge, Mass., 1947, pp. 55-83; *Armenia*, in « The dawn of European Civilisation. The dark ages », Londres, 1965, nn. 64-



Fig. 17. — Eglise St-Grégoire de Tigrane-Honentz d'après Brosset.



par les touristes et les pèlerins arméniens de la diaspora; mais la littérature spécialisée ne s'est pas encore enrichie de documentations et d'études supplémentaires ⁽¹⁵⁾. La seule exception est apportée à ce propos par les explorations systématiques et les recherches entreprises et conduites, dès 1959 par MM. Thierry qui ont le mérite, entre autres, d'avoir « redécouvert » après la dernière guerre, la ville d'Ani, et de l'avoir présentée avec toute son importance archéologique, toute sa valeur figurative, tous ses problèmes de conservation ⁽¹⁶⁾. Leurs travaux



82; *The Armenians*, Londres, 1970, pp. 37-41 et *passim*;
L. BENEVOLO, *Disegno storico dell'architettura religiosa in Occidente*, in « *Architettura Pratica* », Turin, 1958, pp. 143-146;
G. TCHOUBINACHVILI, *Armeni, Centri e Tradizioni* in « *Enciclopedia Universale dell'Arte* », Venise - Rome, 1958, pp. 706-715;
A. VENDITTI, *Bizantina, Architettura*, in « *Dizionario di Architettura e Urbanistica* », Rome, 1968, pp. 356-359;
C. MANGO, *Byzance*, in « *Trésors de la Turquie* », Genève, 1966, pp. 116-119.

⁽¹⁵⁾ Parmi les signes d'intérêts pour le sujet je signalerai *Within the Taurus*, Londres, 1954, pp. 64-84 et *passim*; un article illustré par le vaillant photographe turc Ara Guler : *Ani, Ghost Capital of the Ancient Kingdom of Armenia*, in « *Architectural Review* », Londres, 1964, p. 266, et un autre enrichi de rares images de la ville enneigée par K. CARMICHAEL, *Ani*, in « *Aramco World Magazine* », New York, 1964.

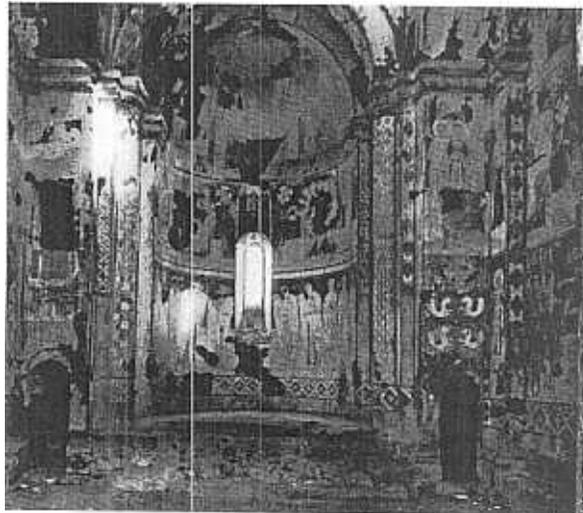
⁽¹⁶⁾ N. et J. M. THIERRY, *Ani, ville morte du Moyen Age Arménien*, in « *Jardin des Arts* », Paris, 1960, pp. 132-145 (d'où provient le plan, fig. 5); *Notes sur des monuments arméniens en Turquie (1964)*, in « *Revue des Etudes Arméniennes* », t. II, Paris, 1965, pp. 166-170;

Fig. 18 et 19. — La même dans son état actuel. Vue générale et détail du registre supérieur.

passionnés ont suscité peut-être l'intérêt et l'enthousiasme d'autres visiteurs et d'autres missions d'études (17).

La ville d'Ani n'a pas manqué non plus d'attirer tout récemment l'attention des savants turcs, intéressés surtout à l'époque de l'occupation seldjoukide et aux monuments islamiques (17). Il faut signaler, aussi, avec satisfaction, les travaux d'une mission archéologique de l'Université d'Ankara qui mit à jour, à partir de 1965, les restes d'un bain turc au nord de la cathédrale (18). Ces travaux qui se sont poursuivis jusqu'à l'époque de notre passage à Ani en 1967, ont été interrompus par la suite. A l'époque de notre dernière visite en septembre 1969, le chantier de fouilles était fermé.

Encore, et c'est sans doute le groupe d'études le plus nombreux de la littérature contemporaine spécialisée, faut-il rappeler les ouvrages des savants arméno-soviétiques et russo-soviétiques qui se sont penchés sur le sujet d'Ani, en présentant une série d'aspects moins connus, en vulgarisant des recherches scientifiques modernes, ou bien en formulant d'appréciables encadrements historiques du patrimoine architectural de la capitale (19). Une partie de ces travaux commence à investiguer très opportunément les domaines de l'urbanisme, de l'équipement urbain et de l'aménagement du



J. M. THIERRY : *Surroundings of Kars*, in « Turkey » (Guide Nagel), Genève, 1965, pp. 704-710 (éd. anglaise).

Je saisis l'occasion pour remercier MM. Thierry de tous les renseignements qu'ils ont bien voulu me donner et pour avoir mis à ma disposition leurs études en élaboration et leurs matériaux inédits.

(17) Je compterai dans ce nombre les missions de reconnaissance de l'Université de Rome, auxquelles j'ai eu le plaisir de participer, et les quelques études et compte-rendus qui s'en sont suivis, surtout par E. COSTA, *L'Architettura Armena del secondo periodo (IX-XIV s.)*, in « Architettura Medievale Armena », Rome, 1968, pp. 61-72; *Trdat*, p. 253, et *Transcaucasia*, pp. 242-245, in « Dizionario d'Architettura e Urbanistica », vol. VI, Rome, 1969; *Recupero figurativo della città d'Ani* (thèse dactylographiée), Rome, 1969.

(17) K. FAHRETTIN, *Kars Tarihi* [Histoire de Kars], Istanbul, 1953, pp. 212-518;

I. AKÇAY, *Ani'da türk eserleri* [Vestiges turcs à Ani], in « Turk kulturu », n° 22, Ankara, 1964, pp. 155-159.

(18) K. BALKAN et O. SUMER, *1965 Yili Kazilari Hakkinda Kisa Rapor* [Rapport préliminaire concernant les fouilles de 1965 à Ani], in « Turk Arkeoloji Dergisi », n° 14, Ankara, 1967, pp. 103-107, fig. 109-118.

(19) LEO, *Ani*, Erevan, 1946 (en arménien);

H. MANANDIAN, *Les villes d'Arménie aux X^e et XI^e siècles*, Erevan, 1940 (en arménien); *The trade and cities of Armenia in relation to ancient World Trade*, Lisbonne, 1965;

B. ARAKELIAN, *Les villes et l'artisanat en Arménie aux IX^e-XIII^e siècles*, Erevan, 1958 (en arménien);

B. CHELKOVNİKOFF, *Les céramiques émaillées des fouilles de la ville d'Ani*, Erevan, 1957 (en russe);

N. TOKARSKI, *L'architecture de l'ancienne Arménie*, Erevan, 1946 (en russe); *L'architecture de l'Arménie. IX^e-XIV^e siècles*, Erevan, 1961 (en russe), pp. 182-211;

A. IAKOBSON, *Esquisse d'histoire de l'architecture arménienne*, Moscou-Léningrad, 1950, *passim*;

S. MNATZAKANIAN, *L'architecture arménienne des IX^e-XI^e siècles*, in « Etude de l'histoire de l'Architecture arménienne », Erevan, 1964 (en arménien), pp. 177-210;

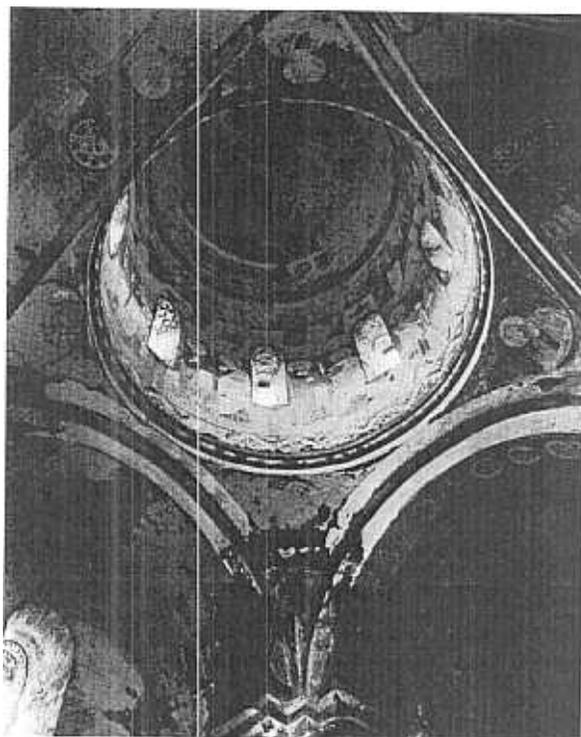


Fig. 20 et 21. — La même. Vues intérieures.

territoire dont la connaissance mérite encore une série d'approfondissements ⁽²⁰⁾.

En ce qui concerne le patrimoine architectural et artistique, la ville d'Ani et ses environs les plus proches présentent, pour ainsi dire, en abrégé, presque tous les éléments qui se trouvent dans les territoires anatoliens et caucasiens, couvrant un arc de près de six siècles, du VII^e au XIII^e. L'ampleur chronologique s'accompagne, manifestement, d'une variété typologique allant des monuments chrétiens aux islamiques, aux bâtiments soit laïcs soit culturels, tant publics que privés, que les vicissitudes de l'histoire ont rassemblés dans une région assez limitée. En considérant tout d'abord le groupe des bâtiments religieux arméniens, qui sont les plus nombreux et les plus connus, on y relève d'une part, les contributions de différentes expériences régionales du pays, d'autre part des caractères reconnaissables de ce qu'on pourrait appeler l'école architecturale d'Ani. En fait, la culture architecturale de la période bagratide se proposait, sur base d'un choix volontaire, la reprise de l'expérience de composition et de construction de l'époque archaïque, et le développement systématique de ces thèmes; elle préféra ainsi ne pas s'attarder aux problèmes expressifs liés à la technique constructive ou à l'ornementation, mais s'orienta en général vers l'élaboration d'une série de dispositifs volumétriques assemblant logiquement des formes simples et bien dessinées, réalisés toujours en pierre équarrée bien appareillée en assises régulières, et parfaitement reconnaissable dans le cadre du paysage urbain et du territoire.

H. GHALPAKHTCHIAN, *L'architecture de l'Arménie*, in « Histoire Universelle de l'Architecture », t. III, Leningrad-Moscou, 1966 (en russe), pp. 223-257;

V. HAROUTIOUNIAN et S. SAFARIAN, *Monuments de l'Architecture arménienne*, Moscou, 1951 (en russe), pp. 52-55, 65 et fig. 85-101, 460-166;

K. HOVHANNESIAN, *Le constructeur Trdat*, Erevan, 1951 (en russe);

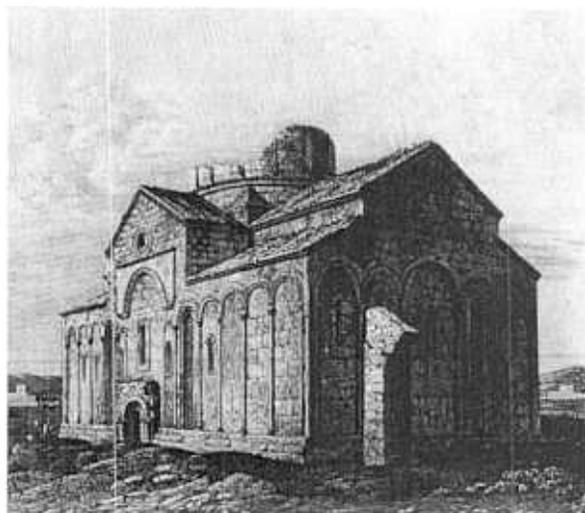
S. BARKHOUDARIAN, *Les architectes et les tailleurs de pierres de l'Arménie médiévale*, Erevan, 1963 (en arménien), pp. 35-38.

⁽²⁰⁾ V. HAROUTIOUNIAN, *Caravansérails et ponts de l'Arménie médiévale*, Erevan, 1960 (en arménien avec résumé russe), pp. 74-80; *L'urbanisme en Arménie du Moyen Age*, in « Rome Historico-philologique », Erevan, 1963, pp. 85-95 (paru en extrait avec le titre *L'aménagement urbain en Arménie médiévale*, Revue des Etudes Arméniennes, t. IV, Paris, 1967, pp. 187-192 et traduit intégralement: *Ibidem*, t. V, 1968, pp. 51-63); *La ville d'Ani*, Erevan, 1964 (en russe et en arménien);

H. GHALPAKHTCHIAN, *Les Caravansérails d'Arménie*, in « Héritage Architectural », n° II, Moscou, 1958, pp. 105-132 (en russe); *Les Bains du Moyen Age en Arménie*, in « Archéologie soviétique », Moscou, 1960 (en russe).

Fig. 22. — Cathédrale d'Ani d'après Texier.

Fig. 23 et 24. — La même aujourd'hui. Faces sud et ouest.



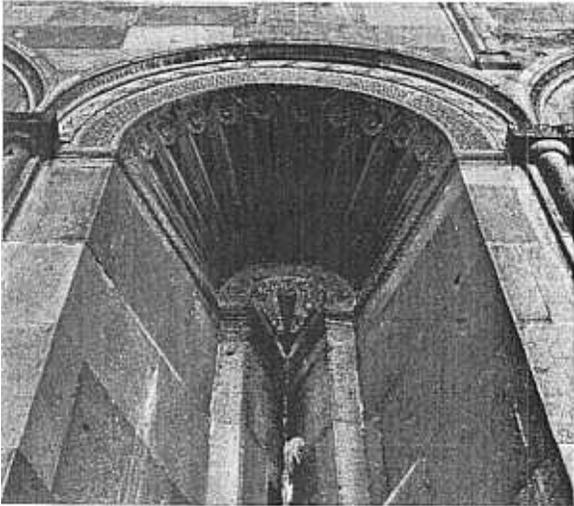


Fig. 25 et 26. Cathédrale d'Ani. Détails de la façade méridionale.

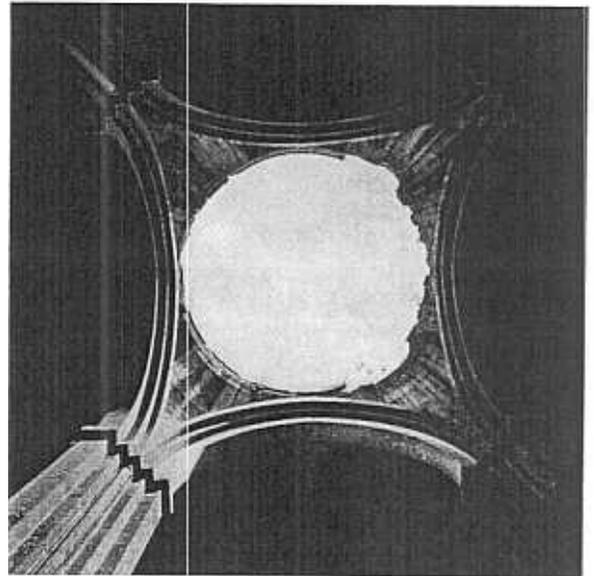
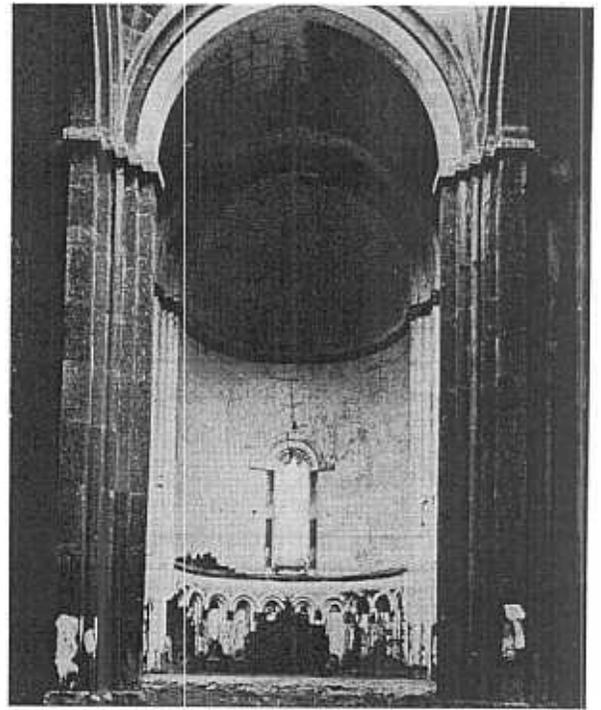
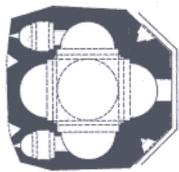
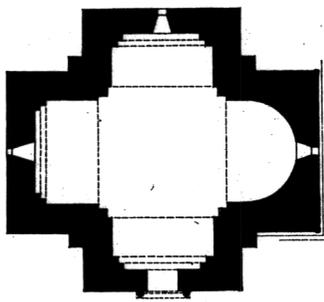
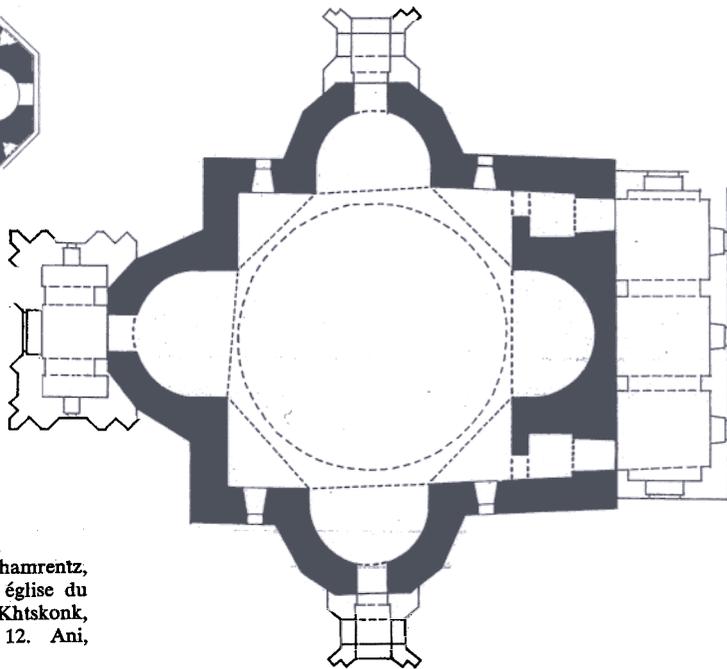


Fig. 27 et 28. — Cathédrale d'Ani. Vues intérieures sur l'abside et vers la coupole.

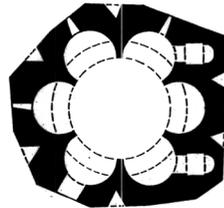
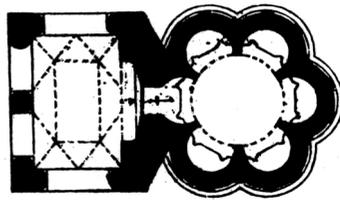
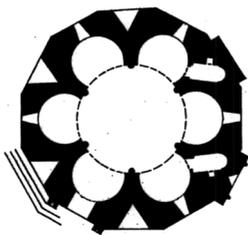


2

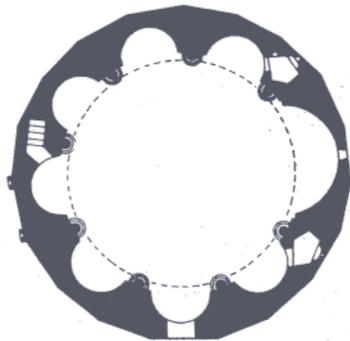


Plan n° 2. — Eglises à plan central. Echelle 1 : 300.

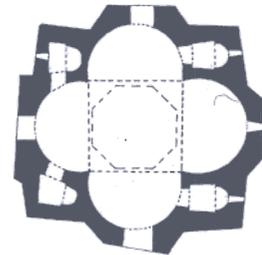
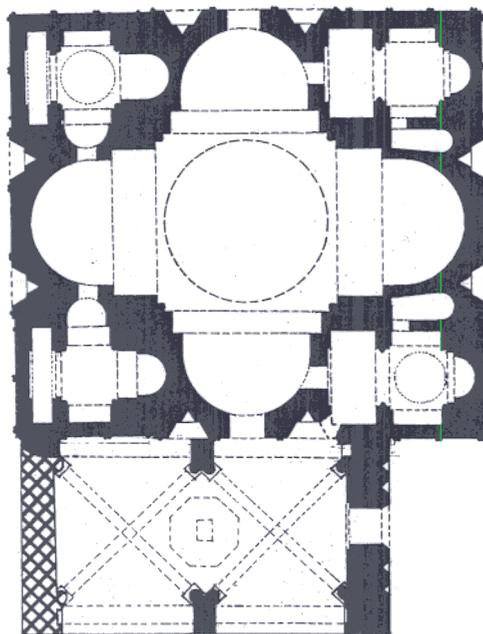
1. Zibini; 2. Ani; 3. Kars, Sts-Apôtres; 4. Aboughamrentz, St-Grégoire; 5. Ani, Stes-Vierges; 6. Bagnair; 7. Ani, église du Berger; 8. Ani, Rédempteur; 9. Ani, Sts-Apôtres; 10. Khtskonk, St-Astvatsatsin; 11. Khtshonk, couvent St-Sarkis; 12. Ani, St-Grégoire de Gagnik.



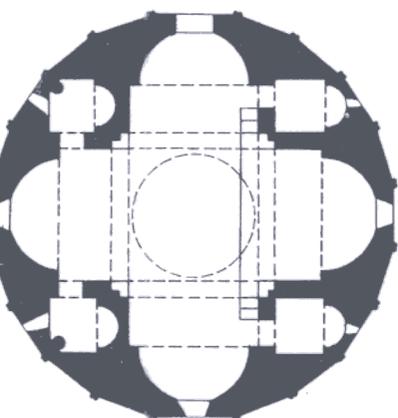
6



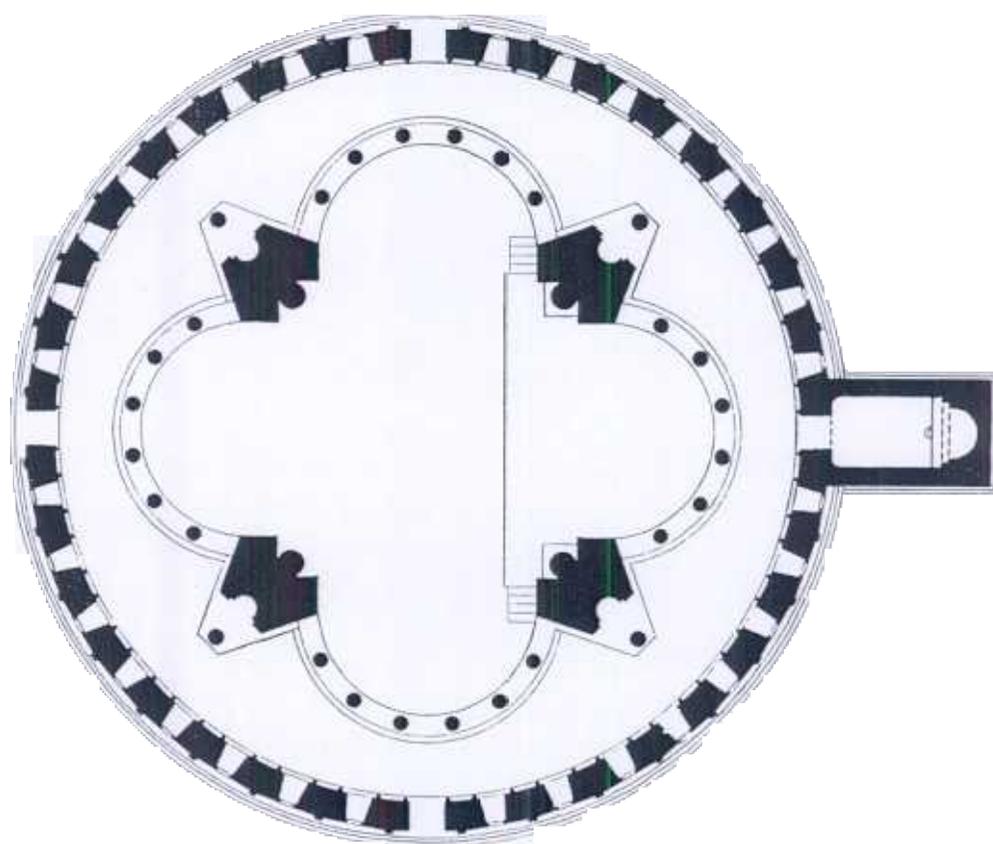
8



10



11



12

Cette recherche ne pouvait pas s'appliquer, de son propre chef, à un seul type d'organismes architecturaux, mais elle se poursuit en même temps sur plusieurs modèles de composition et d'agrégation, dont l'unité ne se découvre qu'en l'attitude méthodologique et dans la qualité des résultats. Une manière d'apprécier analytiquement toute l'étendue des intérêts des bâtisseurs d'Ani est celle d'examiner leurs œuvres suivant une classification basée sur les différentes conceptions planovolumétriques employées : ce qui nous permet de saisir en même temps la reprise systématique des typologies anciennes, et la gamme de solutions diverses adoptées à partir des plans centraux et des plans longitudinaux.

C'est-à-dire :

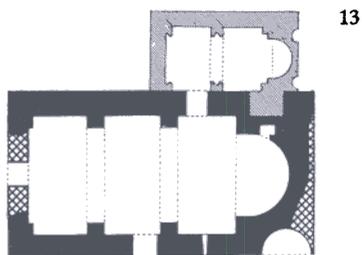
a) l'église tétraconque (par ex. celle de la citadelle du x^e siècle (plan n° 2), développant le modèle archaïque de l'église cruciforme représenté dans la région par les exemple de Zibini (plan n° 1), Alaman du vii^e siècle; b) l'église tétraconque avec carré central (par ex. l'église des Apôtres à Kars du x^e siècle (plan n° 3), celle dite Kumbet Kilise près de Kars des x^e-xi^e siècles, qui réutilise le schéma archaïque de Mastara, Artik, Voskepar du vii^e siècle;

c) l'église hexaconque (par ex. St-Grégoire Aboughamrents du x^e siècle (fig. 9-10 - plan n° 4), l'église du couvent des Vierges à Ani du xiii^e siècle (fig. 11 - plan n° 5); la chapelle près du couvent de Bagnaïr des x^e-xi^e siècles (plan n° 6) et l'église sur plan hexagonal étoilé (par ex. celle dite du Berger du xi^e siècle (plan n° 7) développant un modèle géométrique nouveau pourvu de trois axes de symétrie pareils;

d) l'église octoconque (par ex. l'église du Rédempteur du xi^e siècle (fig. 12-13-14 - plan n° 8) qui descend des prototypes archaïques de Zorovar près d'Egward, et d'Irind, du vii^e siècle;

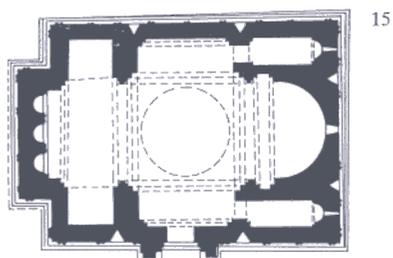
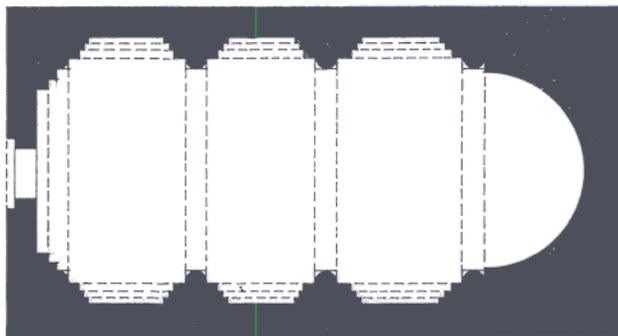
e) l'église tétraconque avec quatre chapelles aux angles (par ex. l'église des Apôtres à Ani du xi^e siècle (plan n° 9), une chapelle détruite du couvent de Marmachen du xi^e siècle, les deux églises de St-Sarkis et de St-Astvatsatsin du couvent de Khtskonk des x^e-xi^e siècles (plans n° 10-11) où la complexité des espaces intérieurs se dissimule sous des volumes très simples mais différents les uns des autres;

f) l'église tétraconque avec déambulatoire (par ex. St-Grégoire de Gaguik du xi^e siècle (fig. 15-16 - plan n° 12) qui reproduit exactement le modèle archaïque



13

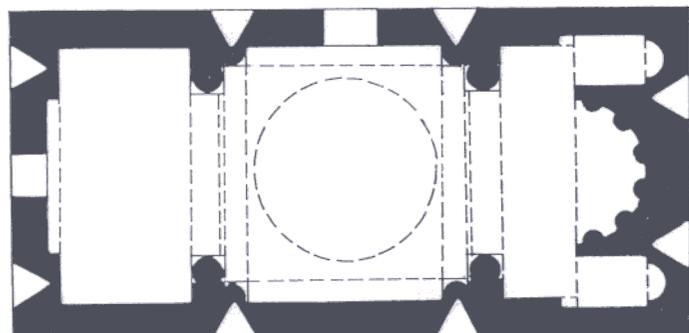
14



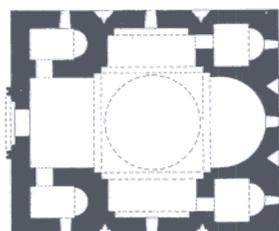
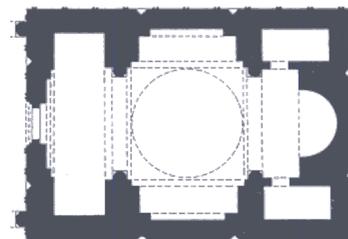
15

Plan n° 3. — Eglises à plan longitudinal. Echelle 1 : 300.

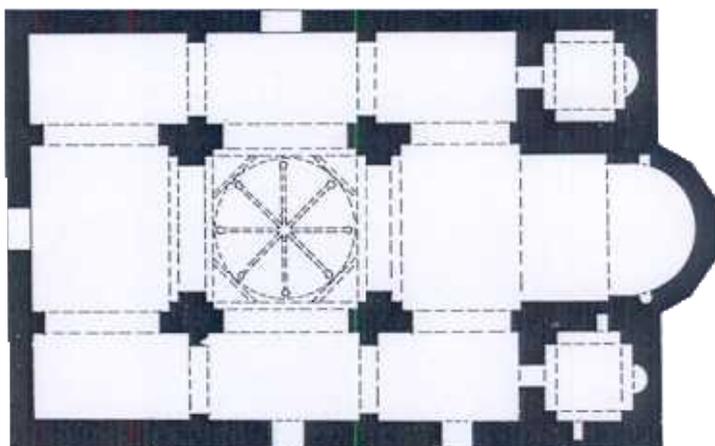
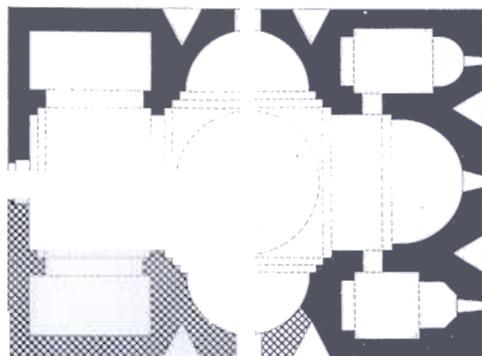
13. Ani, église du palais de la citadelle; 14. Ani, église géorgienne; 15. Ani, église d'Achot; 16. Ani, église près des Sts-Apôtres; 17. Ani, St-Grégoire de Tigrane-Honentz; 18. Karmir-vank; 19. Oghuzlu, cathédrale; 20. Mren, cathédrale; 21. Ani, cathédrale.

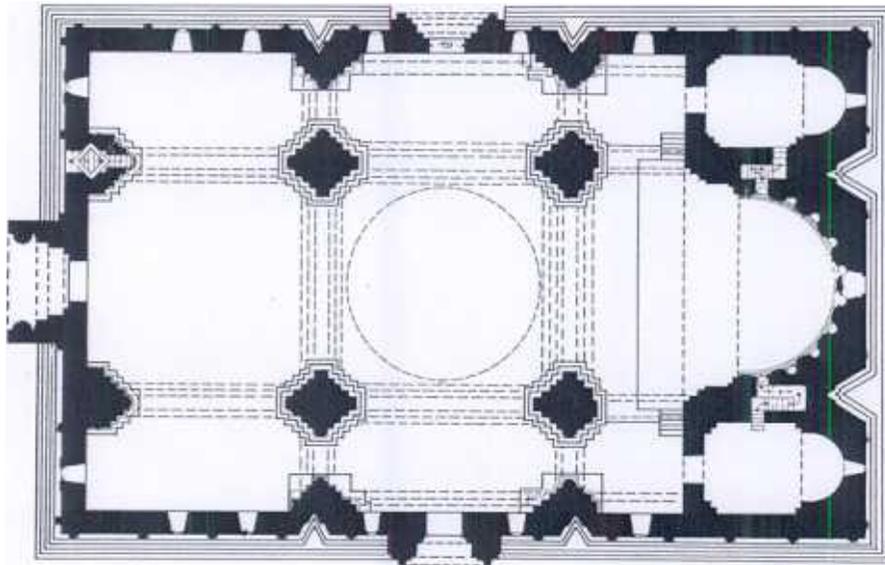


16



18





de l'église palatine de Zvartnotz du VII^e siècle, rare essai en Arménie d'un espace de type nouveau, transparent, et de technique hardie;

g) l'église basilicale à une nef, sans coupole (par ex. l'église du palais sur la citadelle d'Ani du VII^e siècle (plan n° 13), et, quelques siècles plus tard, l'église dite géorgienne du XII^e-XIII^e siècles (plan n° 14) qui adopte un type très représenté dans la période la plus ancienne, comme à Tanaat, Karnout, Parbi, Pemzachen, etc., aux V^e-VI^e siècles;

h) l'église basilicale à une nef, avec coupole, dite aussi, d'après Strzygowski, « Kuppelhalle » (par ex. l'église d'Achot (plan n° 15), une église près des « Sts-Apôtres » (plan n° 16), celle dite Kiz Kale à Ani du XI^e siècle; les églises de St-Minas et St-Sarkis près du couvent de Horomos, les cathédrales de Arguina et de Marmachen (plan n° 23), toutes des X^e-XI^e siècles; l'église de St-Grégoire de Tigrane Honents à Ani (fig. 17-18-19-20-21 - plan n° 17), celle dite Karmirvank dans ses environs (plan n° 18), du XIII^e siècle, qui réutilise et développe les exemples archaïques de Ptghni et de Talich du VII^e siècle. Ce type, le plus fréquent dans l'architecture arménienne après le IX^e siècle, représente la fusion heureuse de la basilique et de l'église centrale à coupole;

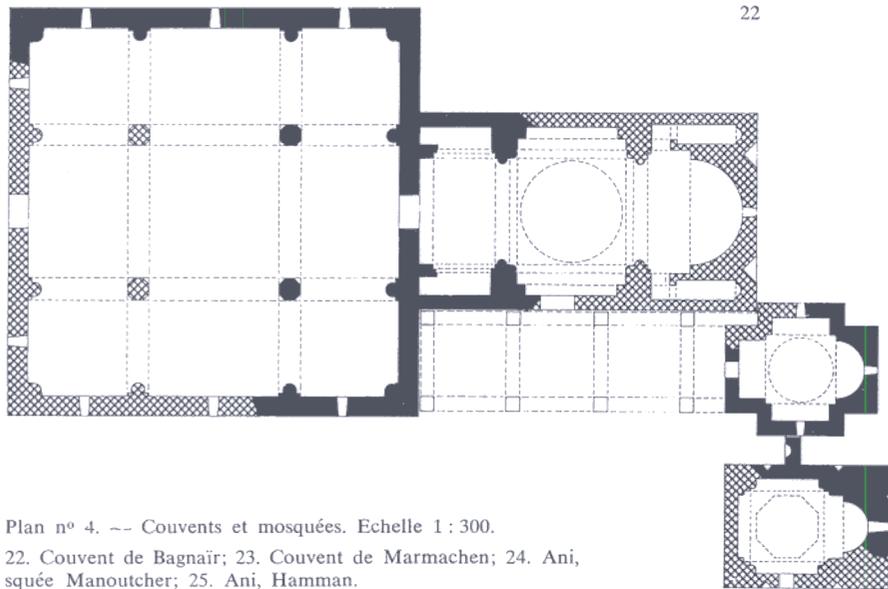
i) l'église triconque dans une enveloppe basilicale (par ex. l'église de Oguzlu (plan n° 19) des X^e-XI^e siècles, qu'on trouve en même temps, avec un groupe d'exemplaires moins soignés, dans les régions éloignées du Siounik (Tchitchaklou, Vorotnavank, Khotavank, etc.) et du Vaspourakan (St-Sophie de Varag, église de Ilouvank);

l) la basilique à trois nefs avec coupole (par ex. la cathédrale d'Ani construite de 989 à 1001 et restaurée au XIII^e siècle) qui redéveloppe un des types utilisés dès le VII^e siècle à Bagavan, Odzoun, Gaiane de Vagharchapat, et représenté dans la région même par le splendide

exemplaire de la cathédrale de Mren (plan n° 20). La cathédrale d'Ani (fig. 22-23-24-25-26-27-28 - plan n° 21), le plus célèbre des bâtiments arméniens, chef d'œuvre de l'architecte Trdat, se présente comme un immense parallélépipède allongé, dont les faces extérieures sont allégées et rationalisées par une série d'arcatures aveugles; l'intérieur est caractérisé par le puissant dessin des piliers et des pilastres polystyles convergeant vers les voûtes: le haut tambour et la coupole écroulés devaient servir d'élément conclusif rattachant l'unité du monument, soit dans le cadre naturel et urbain, soit dans l'espace dilaté et profond de la nef centrale et des collatéraux.

Ani conserve aussi des spécimens d'un autre élément typique de l'architecture arménienne après le X^e siècle: ce qu'on appelle « gawit » et parfois « jamatoun », une sorte de porche qui se trouve habituellement devant les églises conventuelles, et qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans une ville. A Ani en effet, cette salle de réunion qui est normalement carrée dans les dizaines d'exemplaires connus (dont deux sont dans le voisinage de la ville, à Horomosvank (fig. 31) et à Bagnairvank (plan n° 22) des X^e-XIII^e siècles, un autre, aujourd'hui détruit, se trouvait dans le couvent de Marmachen (plan n° 23) n'est présente que dans l'église de St-Grégoire de Honents du XIII^e siècle et sur le côté de l'église des Apôtres: le plan de cette salle, du XIII^e siècle, est exceptionnellement rectangulaire et, dans le but de réaliser une composition unitaire, ses voûtes sont soutenues par deux couples d'arcs doubleaux diagonaux que s'entre-croisent au sommet (fig. 29) encadrant un secteur central carré occupé par une coupole sur stalactites.

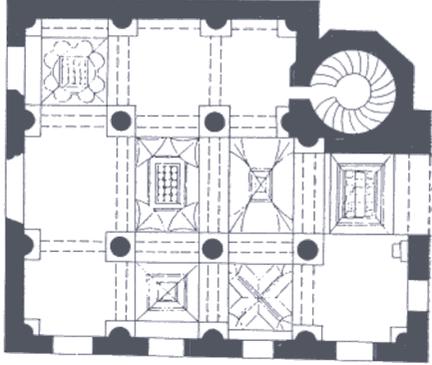
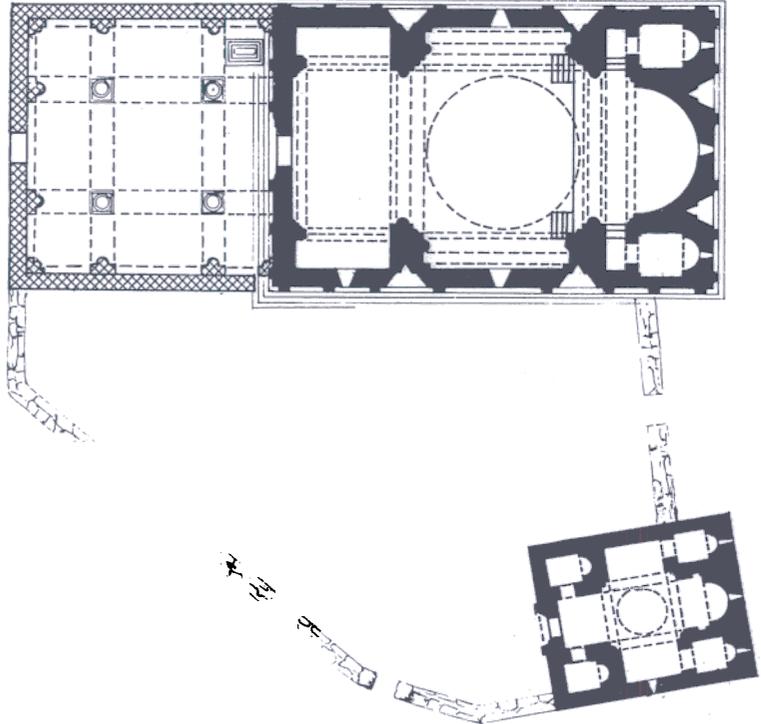
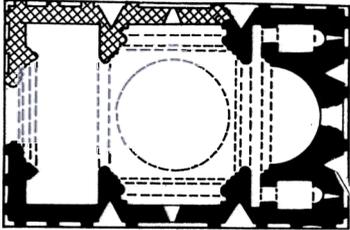
Ces éléments décoratifs recherchés qui sont présents aussi sur le portail extérieur (fig. 30) et sur d'autres bâtiments de la ville, ne sont pas sans témoigner d'un syncrétisme artistique islamico-chrétien.



22

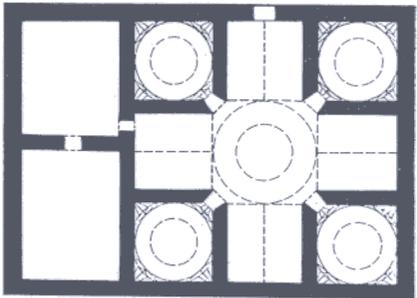
Plan n° 4. -- Couvents et mosquées. Echelle 1 : 300.
 22. Couvent de Bagnair; 23. Couvent de Marmachen; 24. Ani, mosquée Manoutcher; 25. Ani, Hamman.

23



24

25



En ce qui concerne les autres typologies architecturales, on remarque, de manière analogue, une variété innombrable de thèmes et de solutions : mais, là aussi, on s'aperçoit qu'à travers les siècles et les dominations, il dut s'y manifester une persistance des caractères architecturaux et expressifs, confirmant la circulation et la survivance des mêmes idées créatrices, des mêmes éléments de décor, peut-être aussi des mêmes équipes de bâtisseurs et de tailleurs de pierre.

En passant rapidement en revue les différents groupes de constructions, et les autres éléments de l'équipement urbain, on peut énumérer :

a) Les mosquées d'époque seldjoukide (par ex. celles d'Ebu-l-Muammeran, de Cifte Minareli, de Manoutcher) (fig. 32-33 - plan n° 24) dont seule celle-ci reste, quoique endommagée, avec son minaret octogone élancé;

b) Les hammans ou bains publics : un de ces complexes fut découvert par l'équipe du prof. Marr (plan n° 25) près de l'église de Tigrane Honentz, un autre par la récente mission turque, près de la cathédrale;

c) Les palais princiers : le palais de la citadelle, complètement détruit, le palais dit du Baron, près du mur ouest de la ville, dont les portails sont couverts d'éléments géométriques en pierres polychromes (fig. 34-35 - plan n° 26);

d) Les hôtels ou caravansérails, tel le grand complexe découvert par le prof. Marr, et relevé par l'arch. Toramanian;

e) Les ponts, dont il ne reste que quelques débris du plus important (fig. 6) au pied du couvent des Vierges;

f) Les îlots d'habitations, tel celui qui contenait l'église d'Achot (plan n° 27), et celui qui se développa autour de l'église dite du palais de la Citadelle (plan n° 28);

g) Les églises rupestres, relevées par Toramanian qui nous a laissé le plan d'une d'elles à deux absides (plan n° 29);

h) Les remparts de la ville (fig. 1-2-3), encore partiellement conservés, formant la double enceinte fortifiée : une suite de tours cylindriques massives encadrant des pans de mur rectilignes, dont les surfaces sont couvertes de décors en pierres polychromes dessinant des damiers, des bandes horizontales, des croix, ou bien gravées d'inscriptions, ou encore ornées de reliefs, tel le fameux lion des rois bagratides.

Le patrimoine artistique d'Ani comptait aussi au moyen âge, un très grand nombre de peintures à fresque occupant, d'après les descriptions anciennes, la majorité des églises. Il ne reste aujourd'hui que celles, malheureusement trop effacées, de l'église du Rédempteur et, passablement conservé, le cycle complet du St-Grégoire de Honents, survivance très rare et précieuse de la peinture du moyen âge en Orient. Toutes les parois intérieures, jusqu'au tambour, illustrent, en registres superposés, l'histoire de l'évangélisation de l'Arménie, de la conversion du roi Trdat, ainsi que la vie du Christ et de la Vierge, et un riche répertoire hagiographique : il s'agit de l'œuvre d'un groupe de peintres géorgiens anonymes du XIII^e siècle. L'église

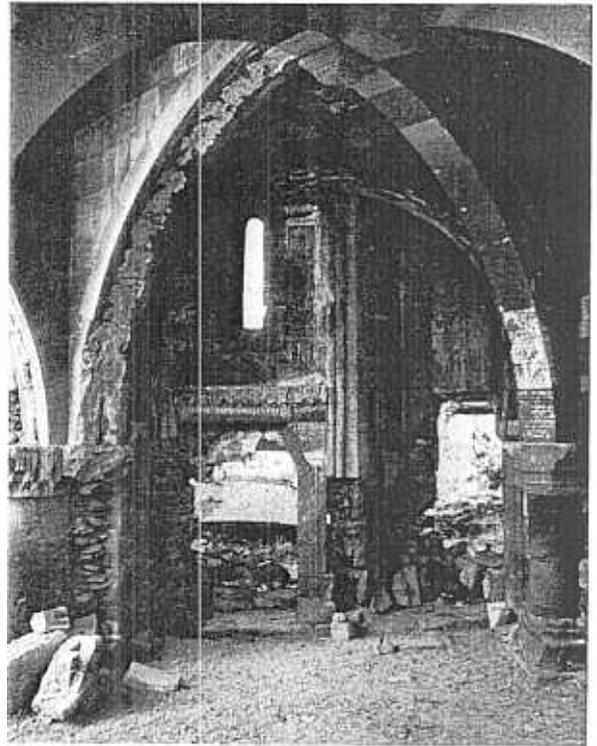
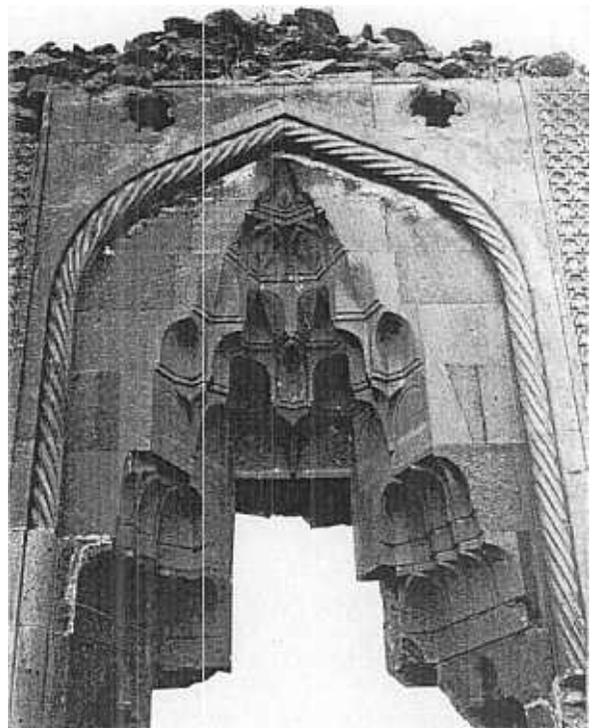
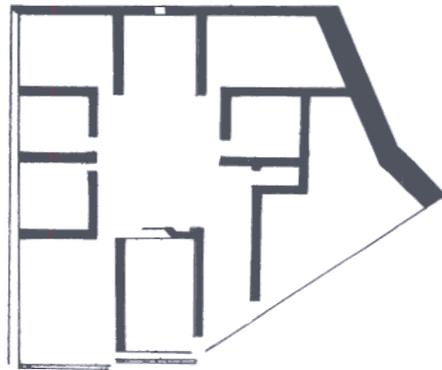
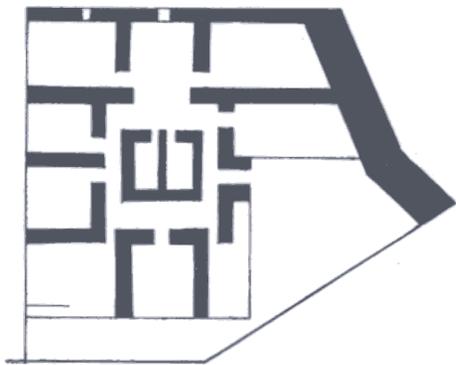


Fig. 29. Ani. Gawit de l'église des Apôtres. Intérieur.

Fig. 30. Idem. Niche du portail extérieur.





Plan n° 5. — Quartiers d'habitations d'Ani. Echelle 1 : 500.
En bas, îlot d'Achot; en haut, îlot sur la citadelle.
Au centre, palais du Baron.

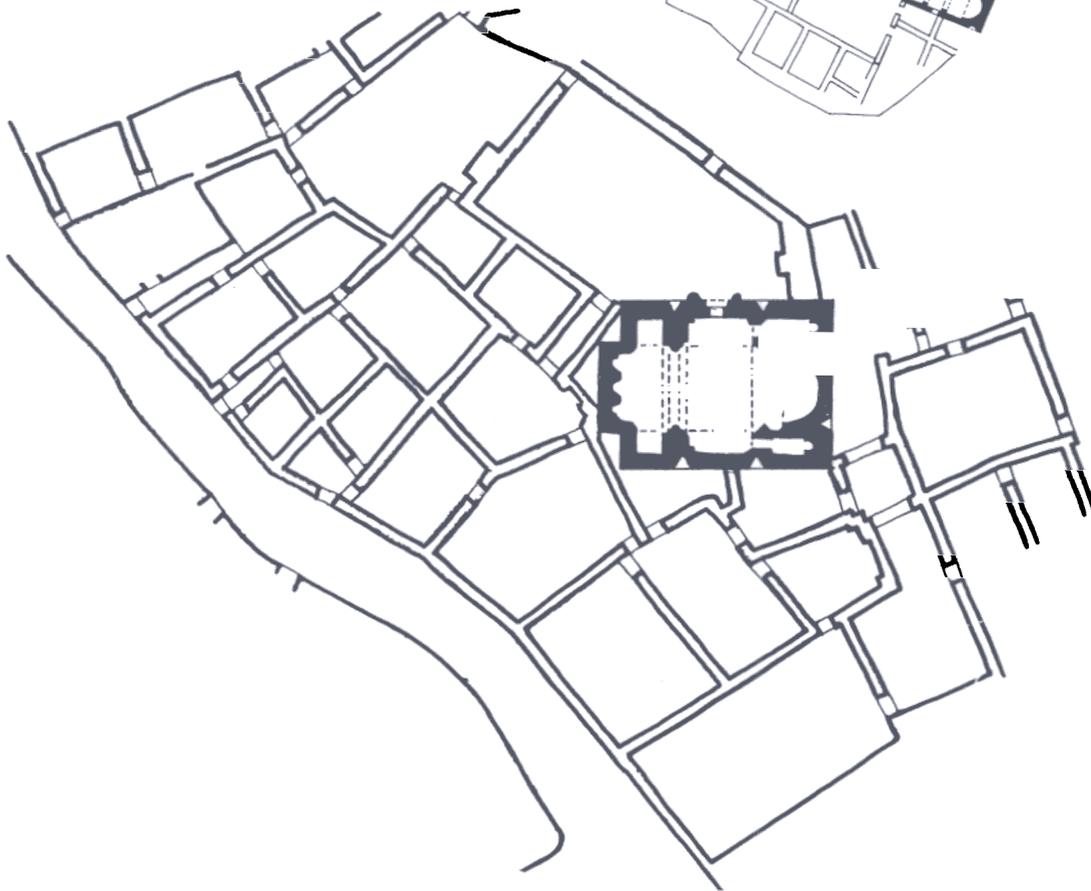




Fig. 31. — Le couvent de Heromos près d'Ani.
(Photo M. Thierry.)

Fig. 32. — La Mosquée Manoutcher.



s'enrichissait d'autre part d'un deuxième groupe de fresques, dont il reste quelques fragments, à l'intérieur du « gavit », et de nombreux ornements zoomorphes et floraux, finement sculptés, couvrant les murs extérieurs et le tambour.

On peut se demander en conclusion ce qu'il faudrait faire, en présence d'une richesse inestimable comme celle-ci, pour assurer en même temps la sauvegarde et la mise en valeur que mérite, dans le cadre de la culture universelle, le site historique d'Ani.

La méthodologie contemporaine impose, à ce propos, un programme général comprenant toutes les étapes de connaissance et d'intervention nécessaires : d'abord le relevé complet de l'aire archéologique, un répertoire systématique de tous ses éléments avec leur état de conservation et les données connues, la reprise et l'approfondissement des études historiques, historiographiques et critiques spécialisées; ensuite, la réouverture des campagnes archéologiques et les restaurations des bâtiments conservés.

En ce qui concerne les études, il est suffisant de les promouvoir et de les encourager de la part d'instituts nationaux et internationaux qui s'intéressent au sujet. Et ce n'est pas le cas d'en souligner, ici, l'importance. En ce qui concerne les fouilles, il s'agit évidemment d'une option que les milieux culturels de tout pays ne sauraient par trop demander.

Les campagnes archéologiques de l'Académie des Sciences de St-Petersbourg au début du siècle et celles, toutes récentes, de l'Université d'Ankara nous assurent une richesse et une abondance de matériaux certaine. Le vaste champ de ruines est à même de nous réserver, de surcroît, d'agréables surprises dans ses couches les plus profondes témoignant des établissements les plus antiques, de l'âge préhistorique et de la période ourartéenne : les systèmes de prospection et de conservation sur place des vestiges les plus périssables que les techniques modernes mettent à notre disposition devraient garantir à ce propos un maximum de résultats sélectionnés et durables contre un minimum de tentatives et d'erreurs.

Pour le moyen âge et les époques successives, il faut s'attendre, aussi, à une moisson considérable du matériel : la rapidité de la croissance et de la décadence de la ville, la hâte de ses habitants à rebâtir après chaque démolition, ont eu comme conséquence, souvent, la reconstruction des maisons, d'après les rapports du prof. Marr, sur des niveaux successivement rehaussés, à partir des ruines des établissements précédents à peine aplaties : ce qui nous a conservé plus qu'ailleurs des couches stratifiées dont la connaissance ferait saisir avec précision la succession des époques florissantes et celles plus misérables, les traces des dévastations et des pillages, les documents des différentes manières de vivre qui s'y manifestèrent.

Surtout, et c'est l'aspect le plus intéressant que pourrait assumer l'initiative de recherche, les fouilles systéma-



Plan n° 6. — Ani. Eglise rupestre. Echelle 1 : 300.

tiques en extension auraient le but de révéler peu à peu le plan complet de la ville, dont on ne connaît, aujourd'hui, que les quelques éléments produits par les campagnes de 1904 à 1917.

L'importance de ce dégagement n'a pas besoin d'être soulignée : on sait que l'abandon précoce de la ville au XIV^e siècle en fait, telle une Pompéi asiatique, un exemplaire unique, plus que rare, de capitale orientale « congelée » dans sa conformation du moyen âge, c'est-à-dire singulièrement préservée des transformations successives qui affectèrent les villes survivantes. On voit alors combien le peu de connaissance sur l'urbanisme et sur l'aménagement des sites dans l'aire moyen-orientale pourrait progresser, augmenter par la découverte des nombreux bâtiments publics, auberges, caravansérails, marchés, thermes, palais des princes, maisons particulières de la bourgeoisie commerçante, ateliers d'artisans, etc., qui sont encore ensevelis sur le site d'Ani.

En même temps, on serait à même de saisir ce que furent l'organisation et l'aménagement des flots d'habitation, leur disposition fonctionnelle, les réseaux routiers, les systèmes d'adduction d'eau, avec l'équipement en citernes, aqueducs, égouts, etc., qui, on le sait, étaient tout spécialement soignés dans la ville.

Plus en général, nous devrions recueillir des éléments scientifiques à l'appui des principes d'aménagement urbain jusqu'ici à peine ébauchés; comprendre les composantes spontanées ou projetées dans la structure urbaine, ses différentes perspectives intérieures et extérieures, le rôle des bâtiments publics, des places, des parcours préférentiels, leur rapport avec le paysage.

Ani pourrait ainsi devenir un chantier-pilote de la recherche scientifique appliquée à l'histoire des établissements humains, un véritable laboratoire en plein air, de quelques dizaines d'hectares, où plusieurs groupes de chercheurs spécialisés de toute provenance, sous la direction des autorités culturelles turques, pourraient apporter leur aide qualifiée dans plusieurs secteurs de l'archéologie.

Mais il y a un autre secteur d'activités qu'il faut entreprendre dans le même optique : la restauration des

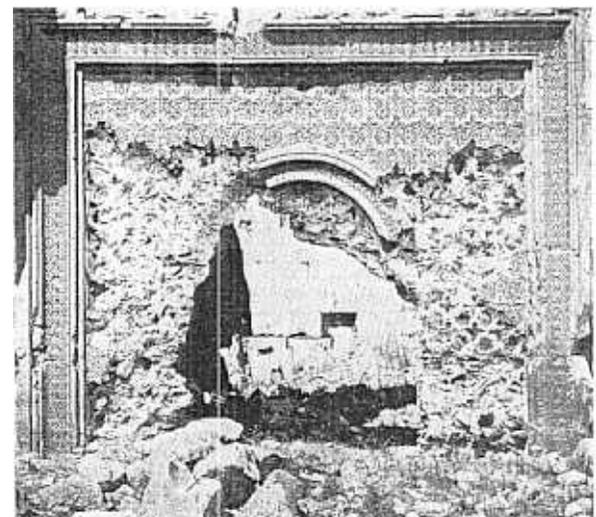
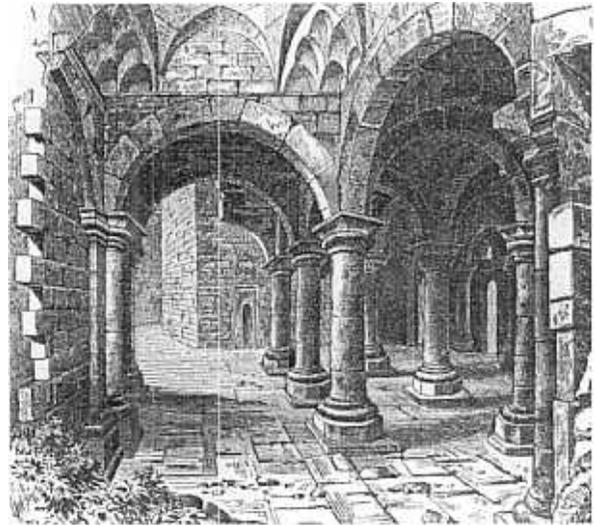


Fig. 33. — Vue intérieure de la même mosquée d'après Alichan.

Fig. 34. — Ani. Palais du Baron.
(Photo Serv. Monum. histor. d'Erevan.)

Fig. 35. — Idem, Le portail. (Coll. Mazmanian, Erevan.)

monuments d'architecture et des fresques. Commencé par l'équipe du prof. Marr, ce travail qui complète normalement l'œuvre des archéologues, assume à Ani un rôle primaire, compte tenu de l'importance et de l'état de conservation de ses bâtiments.

Il faut constater à ce propos que si dans quelques situations l'état de ruine des bâtiments n'a pas, heureusement, tellement empiré dans les dernières décennies, on enregistre des pertes impayables et appréciables par rapport aux documents photographiques du début du siècle : telles à Ani l'église du St-Sauveur, écroulée par moitié; les églises : géorgienne, des Apôtres, du Berger, d'Achot, et celles de la citadelle, qui sont défigurées ou détruites; le même sort a été subi par une partie des monuments du voisinage : la vénérable cathédrale de Tekor et celle d'Arguina sont complètement perdues; l'église d'Oghuzlu, les couvents de Bagnair et Khtskonk, dont la majorité des bâtiments sont réduits à des amas de ruines, et ce qui reste est en grand danger de s'écrouler.

Les plus importantes causes de ces démolitions sont contingentes et naturelles : surtout, le processus de dégradation irréversible commencé par les tremblements de terre si fréquents dans la région. Les toits endommagés et les murs crevés par les séismes permettent par la suite, faute d'entretien, l'infiltration des eaux et le gel, jusqu'à l'éclatement et à l'écroulement qu'on aurait pu éviter par des restaurations modestes mais effectuées à temps.

Dans le groupe des monuments d'Ani, il faut signaler la priorité d'intervention que méritent les éléments les plus précieux et les plus en danger : l'église de St-Grégoire de Tigrane Honentz, dont il est nécessaire de protéger les fresques contre toute infiltration d'humidité; la Mosquée Manoutcher et son minaret; le petit couvent des Vierges sur le ravin même de l'Arpa-tchai; à peu de distance d'Ani, le vétuste couvent de Horomotz et ses annexes. Mais ce qui requiert sans doute le plus de soins attentifs est la majestueuse et célèbre cathédrale.

Bien que son état de conservation ne soit pas tellement mauvais, elle présente toutefois une blessure importante à soigner, la brèche affreuse entamant toute la hauteur de l'angle nord-ouest, qui en reste affaibli de manière inquiétante. Il s'impose alors de remplacer tout au moins la portion manquante du mur dans le but de reconstituer la compacité de la maçonnerie sur laquelle s'appuie le reste du monument, et de prévenir en même temps d'autres menaces possibles à sa stabilité. Ces travaux ne demandent pas d'ouvrages coûteux ou de technique compliquée. Pour le reste, les voûtes étant encore toutes à leur place (sauf le tambour et la coupole écroulés depuis longtemps), il suffirait de modestes restaurations, telles la remise en place des tuiles, l'anastylose de quelques éléments lithiques des pilastres intérieurs et des murs périphériques, le nettoyage et le redallage du sol des nefs et du sanctuaire.

Il faut considérer d'autre part qu'une telle entreprise, nécessaire au point de vue scientifique, aurait en même

temps des conséquences intéressantes pour l'économie locale, du fait du retentissement international de l'initiative culturelle, par le développement du tourisme spécialisé qui accompagnerait la diffusion des études, des rapports scientifiques, des missions de reconnaissance; sans compter les nouvelles possibilités d'emploi de la main-d'œuvre locale offertes par les travaux de fouille et d'anastylose.

On peut rappeler, à ce propos, l'immense affluence de visiteurs qu'attira en Nubie le sauvetage des temples d'Abou Simbel, dont la connaissance parmi le public non spécialisé fut diffusée justement par le fait même des travaux extraordinaires que l'UNESCO, d'accord avec le gouvernement local, avait entrepris dans le but de ne pas perdre pour toujours un tel patrimoine.

Ani, d'une valeur sans doute comparable à celle-ci, demeure toutefois presque inconnue, très peu fréquentée et, si on ne s'avise d'en arrêter le processus de dégradation, destinée à sombrer lentement dans l'oubli. Il faut remarquer d'ailleurs que, sur le plan local, il ne manque pas d'intérêt et de volonté pour mettre cette ressource à disposition de tout le monde : la route qui y mène de Kars s'améliore chaque année, par un effort qui est apprécié par le nombre encore trop restreint de touristes attirés par le charme de la ruine mystérieuse; l'équipement hôtelier s'accroît en même temps suivant la demande.

Surtout, on enregistre le début d'un encouragement officiel du tourisme en Anatolie orientale dans les programmes de développement de cette activité qui sont à l'étude, très louablement, par les services du gouvernement turc. Justement, cela se fonde sur la mise en valeur et la protection des ressources culturelles, historiques, monumentales et du paysage, dont tout le pays est si riche : nul doute que les régions orientales de l'Anatolie, par ailleurs moins développées sur le plan industriel, montrent à ce point de vue une vocation touristique plus marquée.

Les quelques difficultés psychologiques qui pourraient surgir vis-à-vis de la mise en valeur d'un site aussi périphérique, où les vestiges turcs ne sont pas la majorité, pourraient être surmontées par une vision ouverte et moderne du problème, qui reconnaisse dans telle ou telle unité territoriale, plutôt que la contraposition de différents facteurs ethnico-culturels, l'effort continu des peuples, même divers, dans la formation et le développement des conditions de vie, dans l'œuvre d'adaptation de leur existence au milieu naturel et de modification de celui-ci.

C'est précisément dans cet esprit que les autorités turques ont bien voulu jusqu'ici, en des situations analogues, prendre soin de l'organisation et de l'accueil des visiteurs des sites du christianisme primitif, tels Ephèse et Antioche, des restaurations de l'église et des fresques de la Ste-Sophie de Trabzon, de l'essor touristique enfin de la Cappadoce.

Paolo CUNEO
(Rome)

SUMMARY

The "dead city" of Ani, which lies in a delightful landscape on the Turkish-Soviet frontier, has to-day the appearance of an almost abandoned archaeological site; its remains — in varying states of preservation — bear witness to a high degree of artistic and cultural development.

As capital of the mediaeval Armenian kingdom of the Bagratids, Ani, in the Xth and XIth Centuries, lived through a period of great prosperity, reflected in the splendour of its monuments, the most remarkable of which date from the reign of Gagnik I. They include the famous cathedral, built by the architect Trdat. Despite the series of vicissitudes through which it subsequently lived, — among them the Seldjuk siege and the occupation which followed in 1064, — Ani later became an independent cosmopolitan trading centre whose various communities differed widely in race, language and religion. However, in the XIVth Century, after the Mongol invasions, the town was abandoned and for several centuries it remained practically deserted.

In the XIXth Century, a number of European travellers brought back descriptions of Ani which aroused the interest of the archaeologists, and finally, at the opening of this century, Professor Marr carried out several series of excavations, while the architect Toramanian studied the site and Professor Strzygowski made it known in Europe. Though Ani remained inaccessible and an object of neglect during the two wars, it is now once again attracting the scholars of several different countries.

The architectural treasures of Ani cover a wide range stretching in time over nearly six centuries. There are Christian churches, Islamic monuments, buildings both public and private for secular use, remains of urban utilities, and fortifications.

In view of the large number of buildings concerned and the precarious state many of them are in, a programme for the urgent rescue and development of the potentialities of the site is required; it will essentially involve new excavations and restoration work.

Fig. 1. — Ani. View of the outer ramparts.

Fig. 2. — Walls of Ani, after Texier.

Fig. 3. — Ramparts of Ani seen from inside.

Fig. 4. — Plan of Ani, after Rexier.

Fig. 5. — Plan of Ani, after Texier.

Fig. 6. — Bridge over the Arpa-ichai (Akhourian). (Photo: Erevan History Museum.)

Fig. 7. — Isometric sketch of the town of Ani by N. Marr.

Fig. 8. — General view of Ani, after Alichana.

Fig. 9. — St. Gregory's, Aoughamrentz.

Fig. 10. — The same. Inside of the dome.

Fig. 11. — Church of the Convent of the Virgins. (Photo: Erevan History Museum.)

Fig. 12 & 13. — Ani. Church of the Redeemer.

Fig. 14. — The same. Detail of the upper drum.

Fig. 15. — Model of St. Gregory's, Gagnik, with donor (reconstruction by N. Marr).

Fig. 16. — St. Gregory's, Gaguetes. A capital.

Fig. 17. — St. Gregory's, Tigranes-Honentz, after Brosset.

Figs. 18 & 19. — The same, present state. General view and details of upper decoration.

Figs. 20 & 21. — The same. Interior.

Fig. 22. — Ani Cathedral, after Texier.

Figs. 23 & 24. — The same, present state. South and west sides.

Figs. 25 & 26. — Ani Cathedral, Details of the south façade.

Figs. 27 & 28. — Ani Cathedral, from inside. Apse and inside of dome.

Fig. 29. — Gawit of the Church of the Apostles. Interior.

Fig. 30. — The same. Recess in the outer door.

Fig. 31. — Convent of Heromos near Ani. (Photo: N. Thierry.)

Fig. 32. — The Manoutcher Mosque.

Fig. 33. — Interior of the same mosque, after Alichan.

Fig. 34. — Ani. The Baron's Palace. (Photo: Historical Monuments Dept., Erevan.)

Fig. 35. — The same. The doorway. (Mazmanian Coll., Erevan.)

KORTE INHOUD

DE DODE STAD ANI

Heden komt de dode stad Ani voor als een haast verlaten archeologisch gebied midden in een bevallig landschap aan de Turko-Russische grens; de blootgelegde overblijfselen wijzen duidelijk op het hoogstaande peil van de ontwikkeling van de toenmalige kunst en cultuur. Tijdens de 10de - 11de eeuw kende Ani een belangrijke bloeiperiode als hoofdstad van het middeleeuwse Armenische Rijk der Bagratides; in deze periode, — voornamelijk onder Koning Gagnik I, — werden trouwens een zeker aantal gebouwen, waaronder de katedraal door architect Trdat, met grote luister opgetrokken.

Ondanks opeenvolgende moeilijkheden waaronder de belegering en de bezetting door de Seldjoukides in 1064, groeide Ani op tot een autonome en cosmopolitische handeldrijvende stad met een vrij heterogene bevolking. Na de inval der Mongolen werd de stad in de 14de eeuw verlaten en bleef nadien gedurende een paar eeuwen onbewoond.

Tijdens de 19de eeuw ontstond er bij sommige archeologen een zekere belangstelling voor Ani na de verkenningen en beschrijvingen van Europese reizigers. Bij het begin van deze eeuw werden er verschillende opgravingen uitgevoerd door Prof. Marr; de gegevens werden bestudeerd door arch. Toramanian en nadien in Europa verspreid door Prof. Strzygowski.

Ani werd tijdens de twee wereldoorlogen ontoegankelijk en opnieuw verwaarloosd; heden geniet de stad een groeiende belangstelling bij geleerden uit verscheidene landen.

Het architecturaal patrimonium van Ani omvat een groot aantal, over zes eeuwen lopenden, elementen als christelijke kerken, Islamische monumenten, burgerlijke openbare en privé-gebouwen, stadsuitrusting en vestingbouw.

Om dit belangrijk cultuurpatrimonium uit zijn vrij onzekere toestand te redden dient een dringend programma opgesteld voor een degelijke conservatie en algehele revalorisatie.